

LA

CAMPAGNE

DES

ALLEMANS

De l'Année 1690.

*Opposée à leur Interêt particulier, & à celui des Alliez.*



A COLOGNE,  
Chez JEREMIE PLAIGNANT,  
à l'Enseigne de la Verité.

1691.

tre à

ne se-

effé,  
e du

om-

Blas

gion

90

90

27

11

OT



ALLEMANS  
DES  
CAMPAGNE

De l'Année 1800  
Opposé à leur intérêt particu-  
lier & à celui des Allems.



A COLOGNE  
Chez JEREMIE PLAIGNANT  
à l'Enseigne de la Vierge.  
1801.



## P R E F A C E.

**L** A lenteur avec laquelle  
 les Troupes Allemandes  
 sont venues en Campagne cet-  
 te presente Année 1690. & les  
 interêts particuliers qu'elles ont  
 toujours à menager avant de  
 sortir de leurs quartiers d'Hy-  
 ver, pendant que les Ennemis  
 font leur coup & ravagent le  
 País, ont donné lieu à ce pe-  
 tit écrit. Et l'on ne le met au  
 A 2 jour

jour qu'afin qu'elles puissent être  
 informées de ce qu'on pense de  
 toutes leurs demarches, qui ne  
 reüssiront jamais tant que cha-  
 cun aimera mieux son Interêt  
 particulier que le bien de la Cau-  
 se Commune, (qu'il faut avan-  
 cer avant de pouvoir partager  
 le butin) & ne joindra pas la  
 gloire à l'utilité. Ne sçait-  
 on pas que l'un & l'autre ne  
 se peut trouver que dans l'a-  
 baissement de la France, &  
 que c'est la le but où tous doi-  
 vent tendre, en sacrifiant tout  
 ce qui pourroit s'y opposer,  
 comme étant un obstacle au sa-  
 lut de l'Europe & au repos de  
 la

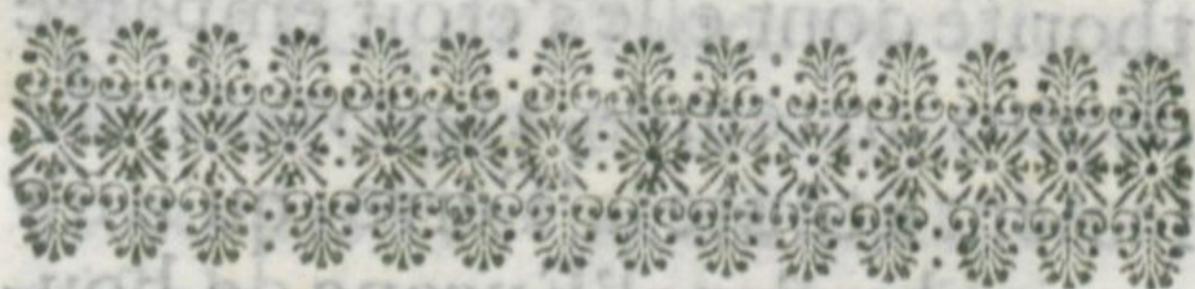


la Chrétienté. Quoi que j'aye  
 parlé des effets que produisent  
 les Louïs d'or de France, je  
 ne conseille qu'à ceux qui en  
 ont tiré, de se formaliser de  
 ce que j'en dit dans ce petit  
 Ouvrage; & si j'étois assuré que  
 ceux que l'on soubçonne ne le  
 sont pas à faux, je ne ferois  
 pas de scrupule de mettre ici  
 leur nom & leur employ, puis  
 qu'ils n'en ont pas fait d'en re-  
 cevoir pour trahir la Cause  
 Commune. Je souhaite qu'ils  
 se repentent & deviennent plus  
 honnêtes gens à l'avenir, sinon  
 qu'il leur arrive comme à ce-

être  
 se de  
 ui ne  
 cha-  
 terêt  
 Cau-  
 van-  
 tager  
 as la  
 çait-  
 re ne  
 s l'a-  
 , &  
 doi-  
 t tout  
 ofer,  
 nu sa-  
 pos de  
 la

luy qui avoit pris les trente  
pieces d'argent pour trahir son  
Maitre.

LA



LA  
 CAMPAGNE  
 DES  
 ALLEMANS

De l'Année 1690.  
 Opposée à leur Interêt particu-  
 lier, & à celui des Alliez.

**C**Eux qui sont instruits  
 dans les affaires du  
 tems present, sont aussi  
 pleinement informés du  
 periode où la France étoit mon-  
 tée par ses Invasions, & par l'am-  
 bition

bition de son Monarque. L'au-  
 thorité dont elle s'étoit emparée  
 depuis un temps, a fait voir suffi-  
 samment à toute la Terre, qu'il n'y  
 avoit plus dans l'Europe de bou-  
 levart assez fort pour pouvoir ar-  
 rêter le torrent violent de son  
 usurpation, & que tout ensem-  
 ble, la Paix, la Treve, les Trait-  
 tés d'alliance & de mariage, le  
 droit d'une possession immemo-  
 rale, n'étoient pas des digues  
 assez fortes pour pouvoir la rete-  
 nir dans les bornes de la Treve  
 de 1684, quoi que cette Treve  
 donnoit à ce Prince une posses-  
 sion de vint années de tout ce  
 dont il s'étoit emparé depuis la  
 paix de Nimegue, & que pour  
 y parvenir il n'avoit rien épargné  
 en flattant les uns & menacant  
 les autres, aiant observé cette  
 maxime de ne s'emparer jamais  
 de quelque chose d'un côté qu'il  
 n'eût des fortes Alliances de l'au-  
 tre.

Mais

Mais quelque ménagement que le Roi de France par un trait de Politique observât avec les Etats des Provinces Unies, il étoit visible auparavant la Guerre, qu'il les confideroit toujourns comme des obstacles insurmontables à tous ses grands desseins, & que son principal but étoit de commencer par s'emparer des Pais-bas Espagnols, qui est une vielle maladie inveterée depuis long-temps, comme portent les Memoires secrets qu'ont laissé Richelieu & Mazarin, & qui ne tendent qu'à cette conquête, comme l'unique moien & le plus court chemin pour parvenir à cette haute domination, où l'ambition des Rois de France a toujourns aspiré, esperant de se rendre facilement par là maîtres de l'Allemagne & de l'Empire même. C'est une maladie hereditaire à cette Couronne, car Hen-

ri IV. de son tems faisoit solliciter la Reine Elisabeth par le Sr. de Sulli son Ambassadeur à la Cour d'Angleterre pour tacher d'Induire cette Princesse à donner les mains à la conquête des Pais-bas, ou du moins pour la porter à ne s'y pas opposer, mais cette grande Reine, l'admiration de son siecle, & qui connoissoit mieux que ses successeurs son véritable interêt, répondit tres-judicieusement & d'un courage mâle à ce Ministre.

*Que le Roi de France ni aucun autre, ni elle même n'avoient rien à pretendre au Pais-bas, & qu'elle n'en souffriroit pas la conquête.*

Mais cet Ambassadeur peu satisfait de cette réponce, manda au Roy son Maître,

*Que nonobstant le dire de la Reine, avec de grandes forces, il y avoit moien de conserver ses amis dans leur devoir, & de se saisir des*  
Terres

*Terres & Villes du Pais-bas, que le Conseil jugeroit à propos, pour joindre entierement & inseparablement la France avec les Provinces Unies, ce qui étoit le seul & unique moien de la remettre dans son ancienne splendeur & la rendre supérieure à tout le reste de la Chrétienté.*

Ensuite il donne avis laquelle des Provinces l'on doit attaquer la premiere, mais la mort inopinée de Henri IV. prevint l'effet de ce dessein. Louis XIII. son Successeur ayant été delaisié en bas âge à la mort du Roi son Pere, & étant naturellement un bon Prince qui ne songoit qu'à bien servir la Sainte Vierge, & qui s'acquît le surnom de *Juste*, par sa mollesse, il eut pendant son Regne assez d'affaire à soutenir la guerre contre l'Espagne, parce que la Reine son épouse qui étoit Espagnole de cœur aussi-bien que de naissance, & qui le gou-

vernoit, ne vouloit pas voir  
 abaisser Philippe I V. son frere,  
 pour agrandir le Roi de France,  
 comme elle en donna de suffi-  
 fantes marques du tems de sa Re-  
 gence pendant la Minorité du  
 Roi Louis son fils, mais dès que ce  
 Prince fut venu à un âge de con-  
 noissance, & qu'il eut été honno-  
 ré par ses flatteurs du titre de *Dieu*  
*donné*; il n'eut pas de peine à  
 se persuader, que la gloire de  
 cette conquête lui étoit réservée  
 pendant son Regne, & en effet  
 ce Monarque le creut d'autant  
 mieux que jusques à la levée du  
 siege de Vienne toute chose al-  
 loit suivant ses souhaits.

Mais comme il étoit impossi-  
 ble que le Turc ne diminuât,  
 fans que l'Empereur le Chef de  
 la Maison d'Autriche ne s'ag-  
 grandit, & ne se mit par conse-  
 quent en état de s'opposer aux  
 grands desseins de la France,  
 aussi

aussi il a semblé que pour un si beau sujet le Ciel faisoit prospérer les Armes Imperiales sous la conduite & le commandement du Duc de Lorraine, lequel avec une rapidité toute extraordinaire repoussa le Turc, ce fier & cruel Ennemi, jusques dans les deserts de la Servie, l'ayant contraint, pour essaier un meilleur fort, à detroner son Sultan, (croyant que l'infortune de ses armes étoit attachée à sa personne) comme cela est assez ordinaire parmi ce peuple, sur tout quant il avû perdre les meilleures Troupes, & ses vieux Janissaires. Après une revolution si extraordinaire & de si surprennans progrès dans si peu de tems, qui n'auroit pas cru que les Imperiaux étoient destinés à dompter les Turcs & les François, & qui est le Prince au monde qui n'auroit pas embrassé à bras ouvert

une occasion si belle & si favorable, en acceptant seulement une Treve glorieuse du côté de la Hongrie, pour se tourner entièrement du côté de la France, qui venoit de lui emporter en pleine Paix Philipsboug, Mayence, une partie du Pallatinat, & quelques années auparavant Fribourg, Strasbourg, & plusieurs autres places de l'Empire. Le mecontentement de tous les Princes d'Allemagne, ne sembloit-il pas de voir inviter sa Majesté Imperiale à une si grande affaire, & encore plus l'heureuse revolution d'Angleterre, puis que presentement ce Royaume a sur le Trône un grand Roi prennant grande part au bien de la Cause Commune de l'Europe, incorruptible & vaillant, & aiant même interêt que l'Empereur & tant d'autres Souverains d'abaisser la France,

&

& de demander des restitutions. Le bon fuccez de la demie Campagne de 1689. promettoit fans doute une heureuse fuitte de la part des Allemans pour celle de 1690, & à ne pas diffimuler toutel'Europe s'y attendoit. Cette grande union dans l'Empire, promettoit, dis-je, d'abord beaucoup; & pour dire vrai l'Ennemi même dans fon commencement en fut comme étonné, & il auroit fans doute eu fujet de craindre s'il eut veu l'Empereur tranquille du côté d'Orient, & le maître absolu de pouvoir difpofer entierement de fes forces vers le Rhyn, & en état de s'opposer à lui avec un grand nombre de vielles Troupes agueries, & victorieuses fur le plus cruel & redoutable Ennemi du Nom Chrétien; & qui doute que cela n'eut procuré les moiens aux Troupes des Alliez de prendre leur

leur quartier d'Hyver dans le Pais Ennemis, comme je dirai dans la suite. Cependant bien loin de là, nous n'avons veu sur le Rhyn qu'un tres petit nombre de Troupes Imperiales que l'on n'a fait monter, tout au plus qu'à environ 16000 hommes, & ce pour tenir tête à une Armée formidable de l'Ennemi, qui avoit à la sienne le Dauphin, le fils unique du Roi, l'heritier presomptif de la Couronne, accompagné des meilleures troupes & Generaux du Royaume, quoi qu'ils ne vouloient rien conquerir, mais seulement conserver ce que le Roi son pere possedoit. Cela étant ainsi & que c'étoit à l'Empereur à attaquer pour tâcher de rentrer dans ces anciens Domaines, falloit il l'exiter à se mettre en état de son propre chef à attaquer le Roi de France le plus dange-  
reux

reux & le plus redoutable Enne-  
 mi de S. M. Imperiale! & qui  
 seul, non seulement lui peut  
 donner de l'occupation, mais  
 lui disputer l'Empire, comme  
 il s'étoit mis en devoir de le faire,  
 pour effayer de le faire retourner  
 dans la Maison de Bourbon. Oui  
 le tems passé a suffisamment fait  
 voir que ce n'étoit pas sans des-  
 sein que le Roi s'étoit Allié aux  
 Electeurs de Baviere & Palatin,  
 & qu'il vouloit mettre des Coad-  
 juteurs de sa faction dans les Ar-  
 chevêchés de Cologne & de  
 Mayence. Ainsi donc l'Empe-  
 reur devoit si bien prendre ses  
 mesures dans cette conjoncture  
 que si le cas survenant que la  
 France eût gagné quelques  
 Electeurs, il eut pu par ses pro-  
 pres forces soutenir l'attaque &  
 empêcher son dessein; & c'est  
 ce que sa Majesté Imperiale au-  
 roit peu facilement faire si seule-  
 ment

ment elle eût voulu preferer le conseil de ses Amis & Alliez à celui des Emissaires de la France, qui sous le pretexte du faux zele de Religion l'a mis dans un labirinte qui le pouroit conduire pour une seconde fois sur le bord d'un dangereux precipice. C'est ce pernicious Conseil qui est la principale cause de tous les incendies & des inhumanités qui se sont commis par les François dans le Palatinat & dans l'Allemagne, qui a été comme le theatre de la desolation, & tout cela parce que Sa Majesté Imperiale ne pouvoit pas y envoyer suffisamment de Troupes pour s'y opposer, aiant été obligé de reserver ses meilleures dans la Servie pour poursuivre ses conquêtes jusques à Constantinople, ce qui est un dessein dont elle s'étoit vainement flattée par les suggestions des Jesuites, (comme

me

me toute la terre fait) lesquels  
 Jesuites cependant dans un re-  
 vers de fortune n'auront rien au-  
 tre chose à opposer que l'empor-  
 tement d'un zele indiscret, un  
 desir sans connoissance, & une  
 repentance sans fruit; c'est ainsi  
 que ces gens ont nuy toute l'Eu-  
 rope, mais particulièrement  
 l'Empereur, qui dans la fuite  
 pourroit se voir comme accablé  
 sur le Rhyn, lors que les Princes  
 d'Allemagne se verront privés  
 des Troupes Imperiales, & n'au-  
 ront rien davantage à opposer  
 aux forces de la France, qu'une  
 partie de leurs propres troupes,  
 pendant que l'autre sera occupée  
 à conserver la Hongrie & la  
 Transilvanie; car quand mêmes  
 l'Empereur traitteroit avec le  
 Roi de Suede pour fournir  
 quelques Regiments en la place  
 de ceux qu'il retirera, ce ne se-  
 ront au fond que des nouvelles  
 trou-

troupes, & de plus, qui peut s'affseurer que la Suede demeurera pendant cette guerre dans une même affiette, & toujourns attachée aux interêts de l'Empeur. La demeure des douze Vaisseaux de guerre à Maesland doit faire douter de bien des choses de ce côté-là, & tout craindre du côté de la France qui a bien des ressorts, & qui jouë de toute main pour arrêter les bons sentimens que plusieurs Princes pourroient avoir.

Il seroit à souhaiter que tous suivissent l'exemple des Etats des Provinces-Unies, qui n'ont épargné pendant toute cette guerre ni l'argent, ni le sang de leurs sujets pour l'avancement de la Cause Commune. Oui si chacun des Alliés en avoit fait autant que les Hollandois par Mer ou par Terre, tres-affseurement la France n'auroit pas sujet

jet de se vanter comme elle fait, de pouvoir elle seule tenir tête contre tous, & de se dire victorieuse. C'est là en effet ce qui fait aujourd'hui sa plus grande gloire que la l'entente des Allemans, & ce sera là la matiere de cet Ecrit, de même que l'interêt que les Allemans & autres Alliez ont d'en agir autrement, puis qu'ils ne peuvent trouver leur repos que dans l'abaissement de la France.

L'on trouve aujourd'hui peu de personnes qui comme Hannibal combattent pour la gloire. L'interêt particulier l'emporte toujours sur celui du general, & la plûpart sacrifient leur honneur & leurs forces à cette idole Domestique de la France; je veux dire à ces Louis d'or qu'elle distribue; car il faut poser pour une verité incontestable qu'elle a encore aujourd'hui ses Emis-  
saires

faires & ses Partifans secrets, je  
 ne dirai pas seulement dans les  
 Cours des Puiffances avec qui  
 elle garde encore quelque mefu-  
 re, mais dans toutes celles des  
 Alliez, quoi que ses Ennemis  
 declarés. Oui c'est là que ses  
 Emiffaires agiffent fourdement  
 & fecretement par le moien de  
 ce Demon doré que la plûpart  
 du monde adore à fa propre rui-  
 ne & confusion. Plusieurs Mi-  
 niftres des Princes se foucient  
 fort peu de trahir leur conscien-  
 ce en trahiffant leur Patrie &  
 leur Maître. Combien de Ca-  
 dets d'Illuftre Maison voyons  
 nous dans l'Allemagne & ail-  
 lieurs, qui pour aller du pair  
 avec leurs ainés s'enrolent dans  
 cette lice, & boivent à long traits  
 de ce poison qui cause fouvent le  
 bouleverfement des Villes, des  
 Forterefles, & des Provinces  
 entieres; témoin de ceci Wis-  
 mar

mar & Furstemberg, sans en  
 nommer beaucoup d'autres qui  
 font de la même cabale. Car en-  
 fin l'on ne fait que trop par une  
 triste experience, que c'est par  
 là que la France a travaillé si heu-  
 reusement pour elle pendant les  
 années passées; témoin encore  
 l'admiration d'un certain Prince  
 dans le monde qui en recevant  
 contant des mains d'un Ministre  
 de France, une somme confide-  
 rable en beau Ducats d'Allema-  
 gne, & qui en regardant l'effi-  
 gie de cet homme Armé de Cui-  
 rasse, qu'il y a d'un côté s'ecria,  
 ha! qui pourroit resister à tant  
 de Cuirassiers, & à un si grand  
 nombre d'hommes si bien ar-  
 més. En effet l'on peut dire que  
 ce sont ces hommes armés qui  
 ont causé comme nous voyons  
 aujourd'hui tant de Guerres,  
 d'Incendies, de Massacres & de  
 malheurs dont l'Europe est abi-  
 mé

mé, & qui ont été comme les  
 fôutiens de l'ambition de Louis  
 XIV, qui ne pouvant y mettre  
 de borne, la entretenuë par des  
 subornations qui lui faisoient es-  
 perer un heureux succez de tou-  
 tes ses entreprises. C'est l'or, ce  
 corrupteur des hommes dont la  
 France se sert encore à present,  
 (s'en étant si utillement servi &  
 si bien trouvé par le passé) qu'il  
 employe pour tâcher de rompre  
 la bonne intelligence, & de s'ap-  
 per l'union des Princes & Puis-  
 sances Alliées, de diminuer leur  
 forces en diminuant leur nom-  
 bre, & par un interêt particu-  
 lier faire echouer celui du Gene-  
 ral. Pour un surcroit de matiere  
 aux Partisans de France, ils ad-  
 joutent à leurs poisons des argu-  
 mens, afin de tâcher de pallier  
 leur corruption, ils se servent du  
 manteau d'un specieux pretexte  
 d'un faux interêt particulier &

mal

mal fondé, en tâchant d'inspirer en de certaines Cours de l'Europe qu'il faut prendre garde que les Etats des Provinces Unies ne deviennent trop puissants, & les Arbitres des Souverains par le moien de l'union inseparable avec l'Angleterre, lors que le Prince d'Orange (comme ils le nomment) sera paisible Possesseur des trois Royaumes, & que cette Republique ne succede par là à l'authorité qu'avoit autrefois celle des Romains: mais l'on doit esperer que toute la Terre ne se laissera pas eblouir de ces hapelourdes que la France leur presente, puis que l'on est persuadé que les Etats des Provinces Unies n'ambitionnent pas de s'agrandir ni de rien usurper sur leurs voisins, mais qu'ils ne tâchent qu'à conserver ce qu'ils ont. Chacun sçait que si leurs Hautes Puissances se font

B

quel-

les  
 puis  
 tre  
 des  
 ef-  
 ou-  
 ce  
 la  
 nt,  
 &  
 u'il  
 pre  
 ap-  
 if-  
 eur  
 m-  
 cu-  
 ne-  
 ere  
 ad-  
 gu-  
 lier  
 du  
 xte  
 &  
 mal

quelquefois mêlé des differents des Princes de l'Europe, ça été pour y mettre la Paix ou pour la maintenir par leur mediation, sans pourtant qu'ils en aient jamais tiré aucun avantage ni se soient prevalu des offres qui leur ont été faites; la Ville de Munster sera toujourns un fidel guarand de cette verité. Ainsi ces suppositions aussi redicules que fausses de la part des François se detruisent d'elles-mêmes par l'experience que toute la Terre en a eu en plusieurs rencontres. Disons donc que ce sont des chimeres que la France forge pour se mocquer ensuite de ceux qui seront assez duppes pour les croire. Neanmoins plusieurs donnent lieu de croire qu'il ont donné dans le Panneau que la France tend si subtilement, soit par le pretexte ci-dessus, ou par ces lacs dorés, ou pour parler

ler plus intelligiblement par ces  
 Louis d'or qu'elle distribue à  
 plusieurs Ministres des Alliez;  
 car la lente marche de leurs  
 Troupes donne lieu de soup-  
 çonner que toutes ces fausses  
 pratiques, quoi que de tres-me-  
 chante monnoie, n'ont que trop  
 de cours en divers Cours des Al-  
 liez, du moins donnent-ils lieu  
 de le croire, puis qu'ils agissent  
 tout de même qu'il faudroit faire  
 si cela étoit vrai. Examinons  
 donc cette Campagne des Alle-  
 mans qui sans rien faire, fait  
 tant de bruit dans le monde par  
 ces continueles marches qui ser-  
 vent si utillement à remplir la  
 feuille des nouvelles publiques,  
 & afin de n'exempter personne,  
 commençons par l'Empereur  
 même, sans pourtant avoir des-  
 sein de choquer aucun des Al-  
 liez, que je revere & que je res-  
 pecte; car ce que j'en dis ici,  
 B 2 n'est

n'est que pour tâcher de les provoquer à jalousie, afin d'avancer la Cause Commune, de purger leur Cour de la corruption qui s'y glisse comme un serpent sous des feuilles de roses, & de les obliger à faire sortir de leurs Etats, tous ces hiboux d'Emis-faires qui font autant d'Oiseaux de mauvaise augure. Je m'assure que ceux qui sont nets ne s'en formaliseront pas, qu'ils m'en feront même bon gré, & qu'il n'y a que ceux qui se sentiront taxés qui s'en fâcheront, pour ne pouvoir souffrir qu'on dise la vérité.

J'ai envisagé jusques à present comme une œuvre du Ciel, l'union des Alliez, mais comme une œuvre de la Terre, la marche des Allemans pendant la Campagne de 1690. Cependât si jamais Prince a eu sujet de travailler pour l'avancement du bien de la Cause

se

se Commune par l'abaissement de la France, c'est sans doute sa Majesté Imperiale. Il fait mieux que personne, ce que la France lui coute, ce qu'elle lui a usurpé, & ce que l'Allemagne a souffert & souffre encore, dont je ne pretend pas faire ici le detail, puis qu'il n'est que trop connu, & que le recit n'en serviroit qu'à renouveler la douleur. Personne n'ignore le dessein que le **Roi Louis XIV.** a eu de se faire proclamer Empereur à la tête de son Armée, dès aussi-tôt que la Ville de Vienne auroit succombé sous la main meurtriere du Turc, & que c'étoit là le dernier coup que ce Monarque attendoit pour mettre tout de bon la main à son grand dessein. Pour être convaincu de cette verité, il ne faut que faire reflexion sur le chagrin où étoit la Cour de France, & tous ses Emissaires

après la perte que les Ottomans firent de la bataille, & qui causa en même tems la levée du siege de Vienne, qui avoit été fomenté par l'Ambassadeur de France à la Porte Ottomane, lors de la revolte du Comte de Teckeli, & que dans le moment que toute la Chrétienté étoit en joie de cette grande délivrance, qu'elle en allumoit des feux, & qu'elle chantoit le *Te Deum* en action de grace, il n'y avoit que la seule France dans le silence revetue de deuil, deffendant aux Evêques, sur tout dans les Villes conquises des Pais-bas Espagnols, de remercier Dieu pour cette grande Victoire, & aux Gouverneurs de permettre aux Habitans d'en temoigner aucune joie en public. Mais le Roi tres-Chrétien alluma bientôt d'autres feux dans le Palatinat & dans le Pais-bas, puis qu'il

causa

causa la desolation & la ruine de  
 ce País-là , le seul souvenir de  
 ce defastre fait fremir d'horreur  
 tout bon Chrétien. Oui d'abord  
 que la France a veu l'Empire  
 Ottoman à la veille de sa chute,  
 elle c'est comme dechainée con-  
 tre l'Empire, & s'est jettée sur  
 l'Allemagne, pour obliger l'Em-  
 pereur à separer ses forces, &  
 donner moien & le tems au Chef  
 des Infidelles de reprendre ha-  
 leine, & c'est à cela seul que  
 l'Empereur doit suffisamment  
 connoître l'Esprit de la France,  
*car l'Arbre est connu à son fruit.*  
 De plus sa Majesté Imperiale ni  
 son Conseil ne peuvent pas  
 ignorer toutes les intrigues des  
 François chez les Electeurs, soit  
 par la corruption, & par des  
 mariages, pour tâcher de priver  
 l'Archiduc Joseph de la dignité  
 du Roy des Romains, pour en  
 revetir le Dauphin, & quoi que

par une grace toute particuliere  
 du Ciel, & pour le bien de l'Eu-  
 rope, ce coup ait manqué, cela  
 n'empêche pas que l'Empereur  
 ne doive toujours être sur ses  
 gardes, & ne pas se reposer sur sa  
 bonne fortune, qui sans doute lui  
 a fait refuser la Treve que le  
 Grand Seigneur lui offroit, se  
 laissant abuser par la seduction  
 de certaines gens de qui la Chrê-  
 tienté recevroit un tres grand  
 benefice, s'ils vouloient ne se mê-  
 ler que des droits sacrés dans leurs  
 Chambres & sur les Chaires; au  
 lieu de s'embarasser de la Politi-  
 que & d'occuper continuelle-  
 ment les Cabinets des Princes  
 Catholiques, dont la plûpart  
 par un grand malheur, n'ont pû  
 jusques à present se desabuser de  
 ces Tartufes, qui se rengent or-  
 dinairement du côté du plus  
 fort. C'est aussi par cette raison  
 qu'ils sont devenus les Emisai-  
 res

res de la France, & l'on doit ce me semble les reconnoître suffisamment pour tels au seul empêchement qu'ils s'efforcèrent d'apporter à la Treve, lors que l'Empereur pouvoit la faire, ce qui va contre le veritable interêt de l'Empire & de l'Europe; je dis la Treve que l'Empereur pouvoit faire, car je doute s'il la peut faire presentement, les affaires aiant changé de face. Le Grand Seigneur commence à prendre quelque connoissance des affaires de son Empire; il a un Grand Vizir qui est habile Ministre & homme de tête, & qui dans cette conjoncture joue le tout pour le tout, puis qu'il y va de la perte entiere ou du releuement de l'Empire Ottoman & de sa propre vie. Il a ramassé autant de Turcs & de Tartares qu'il a pu jusques à present. Ces derniers ne lui ont pas été inu-

tils, mais lui ont donné le moien  
d'attaquer Nizza, Widin, &  
Belgrade, & de plus de l'em-  
porter. Pour surcroit voilà le  
Comte de Teckeli déclaré par le  
Grand Seigneur Prince ou *Des-  
pote* de Transilvanie; & comme  
ce Seigneur est brave de sa per-  
sonne, & qu'il fait profession de  
la Religion dominante dans ces  
Quartiers-là. Il ne faut pas dou-  
ter qu'il n'y soit aimé, ou pour  
le moins craint, & qu'il n'y ait  
depuis long-tems formé son par-  
ti. Pour preuve de cette verité,  
je ne veux que mettre devant les  
yeux du Conseil Imperial la  
derniere defaite du General  
Heisler. Ainsi donc ce Comte  
devenant Prince de Transilva-  
nie, & les Turcs par ce moien  
maîtres de la Hongrie, l'Empe-  
reur fera-t-il en Etat de pou-  
voir resister aux Infideles, & de  
soustenir en même tems la Guer-  
re

re contre la France? je ne le crois pas, quelque soin que les Alle-  
mans prennent de nous le per-  
fuader. Mais qu'arrivera-t-il  
donc? c'est que l'Empereur sera  
obligé de retirer ses Troupes qui  
sont sur le Rhin, & de laisser la  
garde de l'Allemagne aux Elec-  
teurs seuls, quoique leurs Trou-  
pes jointes aux Imperiaux sem-  
blent n'avoir pas été suffisantes  
pour pouvoir attaquer les Fran-  
çois pendant toute la Campagne  
de 1690. & s'il n'arrivoit du  
changement en quelque autre  
endroit par le moien de sa Maje-  
sté Britannique, peut-être que  
pendant celle de 1691. les Fran-  
çois les attaqueroient eux-mê-  
mes, & nous verrions alors de  
nouveau l'Allemagne ravagée, &  
le pauvre Peuple qui est eschapé  
retomber sous la main des Sol-  
dats François. Ce grand corps  
n'ayant pas grand nombre d'En-

nemis à combattre de ce côté-là, pourra facilement separer une partie de ses Troupes pour joindre à celles qui sont dans les Pais-bas, sous le commandement du Duc de Luxembourg, & donner aux Alliés tant d'occupation qu'il leur sera impossible de pouvoir entrer sur les Frontieres de France, & ce sera là le fruit du refus de la Treve, & de la demarche de l'Empereur. Il sera même à craindre que le fort de la Guerre ne tombe sur les Etats des Provinces Unies, & il faudra de deux choses l'une, ou qu'elles fassent leur Paix particuliere, à quoi elles pourront toujours parvenir toutes les fois qu'elles voudront, ou qu'elles ruinent leurs Sujets pour soutenir encore eux seuls le choc de l'Ennemi, comme ils l'ont déjà éprouvé par Mer & par Terre à leur grande gloire, par la bra-

vo-

vo-

vouure de leurs Soldats & Mate-  
lots. Il me semble que la mort  
du vaillant Duc de Lorraine de  
glorieuse memoire, devroit a-  
voir été un puissant motif à  
l'Empereur à faire la Treve, afin  
de conserver tout ce que ce  
grand Capitaine avoit acquis  
avec tant de peine & de gloire.  
Je ne veux pas dire qu'il ne se  
trouve encore des braves dans  
l'Empire, mais ils n'ont pas tous,  
comme le deffunt Duc, les mê-  
mes interêts d'abaisser la Fran-  
ce, ni la même necessité de ren-  
trer comme lui dans leurs Etats.  
Ainsi je conclu de ce que des-  
sus, à la necessité & au besoin  
que l'Empereur a de faire la  
Treve, s'il peut encore la faire,  
avec l'Empire Ottoman, & de  
ne pas regarder à quelques Vil-  
les. Il doit sur tout faire un Pont  
d'or au Teckely, afin de pouvoir  
en suite envoyer toutes ses for-

ces Imperiales sur le Rhyn. Je  
 s'ouviens que quand pour lors les  
 Allemans ne feroient pas même  
 plus qu'ils ont fait en 1690. ils fe-  
 ront assez, puis que par là ils oc-  
 cuperont l'Armée de France de  
 ce côté là, pendant que les Al-  
 liez de l'Empire essaieront d'en-  
 trer par un autre Porte. Et  
 quand même Mr. le Dauphin se-  
 roit encore à la tête de l'Armée  
 il n'y auroit rien à craindre, par  
 ce que ce jeune Prince n'a pas  
 encore toute l'experience de la  
 Guerre qu'un vieux General  
 pourroit avoir, & que le Roi ne  
 voudra jamais qu'il se hazarde  
 à forces égales, quoi qu'il ait  
 toujours avec lui les meilleures  
 Troupes du Royaume, comme  
 il a eu cette Campagne. Nos  
 Allemans croyent qu'ils ont en-  
 core beaucoup fait d'avoir em-  
 pêché cette Campagne, que les  
 François ne les ayent attaqués  
 ni

ni ayent entrepris quelque sie-  
 ge, les partis François ayant  
 même été battus. Je répond à ce-  
 la que pour les partis qui courent  
 cela ne decide rien, & ne sert  
 qu'à aguerir le Soldat de part &  
 d'autre, & quant à ce que les  
 François n'ont rien entrepris,  
 quelle necessité ont ils de le fai-  
 re? puis qu'ils ne veulent presen-  
 tement que conserver ce qu'ils  
 ont, & que c'est là toute la vic-  
 toire qu'ils esperent de rempor-  
 ter pendant cette Guerre. C'est  
 toujourns au demandeur d'atta-  
 quer. Un injuste possesseur ne  
 dira jamais rien tant que l'on le  
 laissera jouir en repos. Pour moi  
 je ne sçay comme nos Allemans  
 raisonnent, mais je trouve que  
 la France a beaucoup gagné du  
 côté d'Allemagne pendant la  
 Campagne de 1690. sans même  
 prendre aucune place ni se bat-  
 tre, puis qu'elle a empêché les  
 Alle-

Allemands d'aprocher de ses Frontieres, & qu'elle les empêchera encore d'autant mieux, par le degât que les François font dans le Plat País, par les incendies des Villes & Villages, & par la defolation generale, dont le Roy se foucie fort peu, puis qu'ils ne gâtent rien du sien, & qu'il affoiblit son Ennemi en lui ôtant le moien de pouvoir subsister dans son propre País. Le Roi n'en demande pas davantage, & à la Guerre l'on gagne toujourns beaucoup quand l'on execute ce que l'on a projeté. Tout aussi long-tems dont que les Allemands donneront à la France cet avantage, non seulement elle pourra se croire, mais même se dire avec raison victorieuse, quoi qu'elle ne gagne ni place ni bataille; & ce qui est à craindre pour la Campagne prochaine, c'est que l'Empereur  
n'ait

n'ait à soutenir deux Guerres  
 toutes à la fois, contre deux  
 aussi puissants Ennemis, que le  
 sont les Sultans Ottoman &  
 François; au lieu qu'il auroit  
 peu arriver que sa Majesté Im-  
 periale avec l'aide de ses bons  
 Alliez auroit peu continuer ses  
 Victoires du côté de France,  
 comme elle avoit si heureuse-  
 ment commencé en Hongrie &  
 dans la Servie; & si elle se fut  
 contentée des grands avantages  
 que le Ciel lui avoit donné, elle  
 eut fait la Paix avec la Porte qu'elle  
 avoit suffisamment domptée,  
 & se fut tournée vers son second  
 Ennemi, qui est plus redoutable  
 encore que le premier; & c'est  
 à quoi la Revolution d'Angle-  
 terre venoit tres à propos, &  
 comme un coup du Ciel, puis-  
 que sa Majesté Britannique pre-  
 sentement regnante prend tou-  
 te la part qu'elle doit pour cet  
 abaisse-

abaissement, & comme ce Prin-  
 ce n'aspire qu'à quelque chose  
 de grand, il se fera toujours un  
 honneur d'être la terreur de ce-  
 lui qui là été de toute la Terre.  
 La France fait bien aussi qu'elle  
 n'a pas de milieu à prendre avec  
 ce Monarque, qu'elle considere  
 comme l'unique Puissance qui  
 peut lui donner echec. Cela  
 étant sans exageration, l'Empe-  
 reur doit sans hesiter sacrifier à la  
 Cause Commune tous les des-  
 seins qu'il pourroit encore avoir  
 du côté des Turcs, & laisser à  
 Dieu le soin de leur conversion,  
 puis que sa Divine Providence  
 a les tems par devers soi, &  
 qu'elle fait mieux que l'homme  
 les moiens qu'elle y doit em-  
 ploier. Oui en attendant cet  
 heureux moment, sa Majesté  
 Imperiale doit venir seconder  
 de toutes ses forces les Armes du  
 Roi d'Angleterre; car ne le fai-  
 fant

fant pas ils doit aprehender des  
 nouvelles Revolutions en Hon-  
 grie & cela arrivant partie des  
 Troupes de l'Empereur & tou-  
 tes celles des Alliez étant occu-  
 pées aillieurs, elles ne seront  
 plus en état de pouvoir venir à  
 son secours; il est à fouhaitter  
 que cela n'arrive pas, mais si par  
 malheur cela arrivoit, ce ne se-  
 roit pas un miracle qui nous de-  
 vroit beaucoup surprendre, &  
 pour lors qui est ce que sa Maje-  
 sté Imp. pourroit accuser d'une  
 si triste & si sanglante Revolu-  
 tion, que ceux qui lui ont em-  
 pêché d'accepter une glorieuse  
 & avantageuse Treve qui lui  
 étoit offerte par un Ennemi aba-  
 tu, & que tous ses Alliez le sup-  
 plioient de ne pas refuser. Ne  
 l'ayant pas fait que pouvons nous  
 conclure autre chose finon que  
 l'Empereur par une mauvaise  
 politique, a fait une tres-me-  
 chante

chante demarche à l'égard de la Cause Commune, aussi bien qu'à l'égard de son propre intérêt, puis qu'il se voit contraint de rapeler une partie de ses Troupes qui sont sur le Rhyn pour pouvoir defendre la Serbie & la Hongrie, & avec tout cela qu'il se verra encore obligé d'abandonner le premier, pour conserver le dernier, & la Transilvanie s'il peut.

Du Chef de l'Empire je passe aux Membres. Nous savons tous, mais les Electeurs encore mieux, comment la France depuis longues années circuit l'Empire, & qu'elle travaille sans relache à en diviser les Membres, depuis que le Duc de Gramond, & Mr. de Lionne ci-devant Ambassadeurs du Roi T. C. à la Diette de Francfort, en jetterent en 1658. les premiers fondemens, & sur lequel  
les

les Ministres de France ont travaillé du depuis, ils ont dis-je commencé par tâcher d'exciter de la jalousie entre Messieurs les Electeurs de Baviere & Palatin, & d'engager dans leurs interêts ceux de Mayence, de Treve, & de Cologne, pour y fourrer des Coadjuteurs de leur façon, c'est-à-dire bons François, & qui n'auroient eu autre volonté que celle du Roi, comme de fait ils en étoient venu à bout en partie du vivant du feu Electeur Maximilien Archevêque de Cologne. Car pour du côté de feu Mr. l'Electeur de Brandebourg, le Roi suivant son calcul croioit d'avoir pris des mesures fort certaines dans cette Cour là, & déjà son Ministre y vivoit comme chez lui, & sans façon; car un jour son A. E. aiant convié à dîner l'Envoyé de Pologne, dans le tems que son Maître devoit mar-

marcher pour la delivrance de Vienne, le Ministre de France, pour être témoins de la conversation, ne fit pas de façon de se rendre sans être convié à la Salle du Festin, & effrontement il s'assit dans le fauteuil destiné à l'Envoyé de Pologne, & cela uniquement pour être informé de ce qui se passeroit dans cette entreveüe; & il fit ensuite passer cette action pour une galanterie & liberté Françoise, quelque tems même après, ce même Envoyé de France fit cacher un de ses Gentilshommes derriere la Tapissierie de la Chambre du Conseil, afin d'être informé de ce qui y feroit traité. Je n'ai fait cette digression particuliere de la Cour de Berlin, que pour faire voir le front de la France, & jusques à quel point la hardiesse de ses Ministres alloit déjà. Je retourne au general,

ral. Il est donc constant que le Roi de France a eu dessein après qu'il auroit divisé les Membres de l'Empire, gagné les uns par ses promesses & ses Louïs d'or, & effraïé les autres par ses menaces, d'entrer à main armée dans l'Allemagne, & de contraindre les Electeurs d'élire avant d'en fortir son Dauphin pour Roi des Romains. Il n'auroit pas manqué de belles & specieuses promesses pour le maintien de la liberté Germanique, & de leur privilege. Mais qui auroit voulu être le garand de la bonne foi de la France, & que ce nouvel Empereur à la tête des Troupes Françoises n'auroit pas commencé par attaquer les Princes, & les Electeurs Protestans sous le specieux pretexte de la Religion, & de la reünion des biens Ecclesiastiques à l'Eglise, pour attirer dan son parti les Catholiques

ques sous des promesses frivoles, comme en 1672. pendant la Guerre contre la Hollande: & par cette maxime trompeuse mettre toute l'Allemagne en combustion, en ruiner les Sujets les uns après les autres, pour les rendre ses Esclaves, & à les attacher à la même chaine qu'il a mis les siens propres. N'auroit-il pas obligé les Allemans à venir acheter à la Cour de France, & à beau deniers contants, tous les Offices & les charges d'Allemagne, jusques à celle du moindre Clerc?

Et pour ce qui regarde les Princes, leurs personnes s'étant une fois soumise à la France, ils ne devoient pas s'attendre à être mieux traités qu'un Duc d'Orleans, frere unique du Roy, que des Princes de Condé & de Conti, & tant d'autres Princes du Sang. Il leur auroit fallu avant  
toute

toute chose, renoncer aux tailles & contributions qu'ils levent sur leurs Vassaux pour consentir de bonne grace & sans hesiter que le Chef de l'Empire en fit faire lui même les Exactions, & la recepte.

Je n'ai fait ici ce recit que pour montrer au doigt le dangereux état où toute l'Allemagne a été, ( quoi que presentement, par l'Electiion d'un Roi des Romains, il semble qu'elle soit delivrée de la meilleure partie du peril où elle s'est veüe il n'y a pas fort long-temps ) & en même temps pour exhorter les Princes & Electeurs à se conserver dans la liberté où ils se trouvent presentement, & à mettre pour un temps à part l'intetêt particulier pour ne travailler uniquement qu'au general. Au moins que le danger passé serve à aplanir ce grand entre-deux

C

qu'il

qu'il y a par la difference des Religions, que chacun suporte son prochain afin que la diversité d'opinion ne soit pas un sujet de desunion, *concordiâ parva res crescunt & discordiâ dilabuntur.*

J'ajoûte à la necessité de cette union, le sujet que chaque Princes & Electeurs ont en leur particulier de se plaindre du procédé de la France, par ce qu'ils en ont souffert en leur propre jusques à présent, & ce qu'ils en doivent attendre si Louïs XIV. restoit aussi puissant qu'il l'a été & l'est encore. Je ne puis douter que si chaque Electeur & Prince de l'Empire, vouloit bien faire une sincere & serieuse reflexion sur le passé, cela ne les animat à faire quelque chose de plus qu'ils n'ont fait la Campagne de 1690. Ils se garderoient de ne pas de tomber dans la faute des Bergers de la Fable, qui se dispu-

disputoient pendant que le  
Loup deveroit leur Troupeau,  
comme ont fait depuis peu les  
Generaux Beck & Zwaertz, qui  
disputoient le commandement  
des Troupes pendant que les  
François brûloient plusieurs  
Villages dans le Pais de Juliers &  
aux environs.

Si quelque Prince a sujet de  
s'armer contre la France pour sa  
conservation, c'est asseurement  
Mr. l'Electeur de Treve, dont  
les Etats ont été comme le thea-  
tre de la desolation, contre la  
foi des Traittez, sa capitale aiant  
été demantelée, le Château de  
se residence canonné, & Co-  
blents bombardé sans autre sujet  
finon que le bon plaisir du Roi  
étoit de s'en rendre le maître; en  
suite tout le plat Pais brûlé, &  
son Peuple ruiné & exposé à la  
rage & à l'insolence du Soldat,  
& lors que dans le commence-

C a

ment

ment cét Electeur s'en est plaint  
 & remontré aux Ministres de ce  
 Monarque le tort qu'on lui fai-  
 soit, ils se sont mocqués de lui,  
 en lui disant, que le Roi favoit  
 fort bien ce qu'il devoit faire sans  
 son Conseil, mais que quand sa  
 Majesté en auroit besoin il le fe-  
 roit appeler, cela veut dire en  
 bon François traiter un Arche-  
 vêque & Prince de l'Empire en  
 petit garçon.

Pour Mr. l'Electeur de Ba-  
 viere, quoi que beau-frere de  
 Mr. le Dauphin, quelle confi-  
 deration le Roi a-t-il fait de cet  
 Electeur, depuis qu'il refusa en  
 mariage la fille naturelle du Roi  
 & de la Valliere, (qui fut depuis  
 la Princesse de Conti) & qu'a-  
 près ce refus ce Prince s'allia  
 avec la Maison d'Autriche,  
 n'ayant pas voulu se soumettre  
 aveuglement aux interêts de la  
 France; quelle mortification,  
 dis-

dis-je, son Altesse Electorale n'a-t-elle pas receu du Roi à l'Electiion du Prince Joseph Clement son frere à l'Archevêché de Cologne, & cela pour soutenir les interêts d'un étranger, je veux dire l'Evêque de Strasbourg, qui ne lui apartenoit que par l'endroit d'avoir trahi son Maître en faveur de la France, & n'est sorti du Diocese de Cologne que par la force des armes, & après l'avoir épuissé & ruiné entierement les Habitans sans vouloir céder ce Diocese au legitime Prince deüiement élu par le Chapitre, & de plus confirmé par le Siege Apostolique; encore à cette heure même le Roi ne refuse-t-il pas à ce Prince la qualité d'Archevêque & Electeur de Cologne? Il est donc certain que tant que ce Monarque vivra, il ne pardonnera jamais ce coup à la Maison de Ba-

viere, & à tous ceux qui y ont contribué. Ainsi quoi qu'il arrive par une Paix, les Electeurs de Baviere & de Cologne d'aujourd'hui n'auront toujours au Roi de France qu'un Ennemi reconcilié, qui cherchera une occasion pour se venger d'eux en les abaissant s'il peut, & les empêchant à l'avenir de lui pouvoir nuire, & c'est ce qui devroit obliger l'Electeur de Baviere (d'autant plus qu'il se trouve à la tête des Troupes Imperiales & des siennes) de ne rien épargner pour dompter cet Ennemi, afin de ne pas donner sujet à l'Europe de regretter la perte du feu Duc de Lorraine, & ne pas consumer le tems en de vaines marches, qui au fond n'ont produit qu'une inutile Campagne, & de la confusion pour le General qui les commande, aussi bien qu'un grand desavantage pour l'avancement

cement de la Cause Cominune.

Pour Monsieur l'Electeur de Mayence, je ne crois pas qu'il se soit mieux trouvé de la France que tous les autres, pour avoir écouté les Sirenes Françoises, & acquiescé à tout ce que le Roi desiroit de lui? Nous n'ignorons pas de qu'elle maniere il fut traité dès aussi-tôt que les Troupes de France se furent emparées de ses Etats, & le danger qu'il y eut pour sa personne d'aller voir Paris malgré lui, s'il ne se fut retiré de nuit au plus vite, pour éviter d'être poursuivi. Il se verroit aujourd'hui un Prince sans Terre, un Archevêque sans Diocese, & un Pasteur sans Troupeau, si l'Empereur & ses Alliés n'eussent pris sa cause en main, & chassé les François de sa Capitale où son premier Allié s'étoit niché & fortifié. La facilité de cet Electeur à embrasser

le parti de France, contre son  
vrai interêt & celui de l'Empire,  
a couté bien du sang Chrétien,  
la ruine de ses Sujets, & l'occu-  
pation de toute une Campagne  
qu'il a falu au Duc de Lorraine  
pour reprendre Mayence. Tou-  
tes ces confiderations devroient  
donc obliger cet Electeur à sa-  
crifier tout son revenu pour le-  
ver des Troupes au delà de sa  
quote-part, afin de renforcer  
d'autant plus l'Armée des Al-  
liez; & il ne doit pas même sou-  
haiter que l'Empereur abandon-  
ne aujourd'hui Mayence à sa  
garde, puis qu'il n'a pû la de-  
fendre, ni la guarentir de tom-  
ber entre les mains de l'Ennemi  
commun.

Mr. l'Electeur Palatin n'a pas  
besoin de faire un Factum pour  
apuyer ses justes plaintes, ni  
faire une liste des dommages &  
du mal que lui & ses Sujets ont  
receu

receu de la France. Plusieurs  
 milliers d'ames de tout Sexe &  
 âge qui courent par le monde,  
 font des Trompettes qui pu-  
 blient sans deguifement ni exa-  
 geration, les barbaries, les  
 cruautés, les incendies, & les  
 impietés que les François ont  
 commis dans le Palatinat. Si  
 vous en demandés la raison, je  
 ne saurois vous repondre autre  
 chose finon que je l'attribuë à un  
 esprit de vengeance, & à un se-  
 cret resentiment que le Roi de  
 France a contre ce Pais-là, pour  
 n'avoir pû obtenir du feu Elec-  
 teur tout ce qu'il desiroit de lui,  
 depuis le mariage de Mr. le Duc  
 d'Orleans, aussi bien que d'au-  
 tres Princes en Allemagne, car  
 pour les pretentions chimeri-  
 ques de Madame la Duchesse  
 d'Orleans, ce n'est qu'un pre-  
 texte frivolle pris uniquement  
 pour couvrir les desolations que  
 -31 A C 5 les

les François y ont fait, & à la fin nous verrons, soit par une Paix ou autrement, que toutes ces pretentions se reduiront à rien, puis que déjà sa M. T. C. a offert d'en faire despartir Mr. le Duc son Frere. Il ne faut pas s'imaginer que la France se soit alliée par ses mariages à des premieres personnes du Royaume, & avec deux Electeurs de l'Empire, sans avoir eu ses veuës & son dessein en Allemagne. Henri IV. s'il eut vécu avoit àussi eu la même pensée de faire des Alliances de ce côté-là, mais la vie de l'homme n'est pas assez longue pour achever tous ses grands desseins, & l'on pourroit leur dire à plusieurs, comme autrefois Malherbe disoit au Roi d'Espagne, *Que s'il pretendoit à la Monarchie Universelle il lui conseilloit de demander à Dieu une surseance de la fin du monde.*

A l'é-

A l'égard de Mr. l'Electeur de Brandebourg j'ai déjà touché la maniere dont les Ministres de France en agissoient chez lui du tems de feu Mr. l'Electeur son Pere, & fait voir qu'il ne s'y passoit rien que le Roi de France n'en fut advertis. En effet lors que son A. E. eut pris la resolution d'envoyer du secours à l'Empereur contre l'Ennemi de la Chrétienté, le Sieur de Rebenack eut ordre de dire à ce Prince de la part de Sa M. T. C. que s'il donnoit plus de secours que son contingent, comme Membre du St. Empire, ce Monarque entreroit avec ses Troupes dans les Etats de Brandebourg sur le Rhyn, ce qui est une conviction que la France vouloit détruire l'Empire, soit par elle, soit par le Turc son Allié, & pour plus grande marque de cette verité, c'est que

l'Envoié de Pologne, qui étoit de ce tems-là à la Cour de France ne pût pour lors obtenir aucune audience du Roi, & que le sujet de ce refus étoit, à ce que Mr. de Croissi Ministre d'Etat, lui dit ouvertement, que le Roi de Pologne avoit fait une Alliance avec l'Empereur contre les interêts de la France. Je ne crois pas non plus que l'on puisse cacher les grandes intrigues & le credit que les Ministres du Roi T. C. avoient à cette Cour là du vivant de feu Madame l'Electrice, qui dans diverses occasions ont causé sans doute des momens de chagrin & de tristesse à feu Mr. l'Electeur de glorieuse Memoire. Il est vrai que cette Princesse est morte, mais les Partisans & les amis de la France, y vivent encore, & quelque bien intentionné, que soit (comme personne n'en doute) son A. E.

au-

d'aujourd'hui pour la Cause  
 Commune, & quelque grand  
 que soit le desir qu'il a d'acquérir  
 de la gloire par l'avancement de  
 cette même Cause, n'épargnant  
 pas sa personne ni ses soins lors  
 qu'il est à l'Armée, & à la tête de  
 ses Troupes, j'ose pourtant bien  
 affirmer que malgré tous ses  
 soins & la penetration de son  
 Esprit, il lui sera impossible de  
 deraciner de sa Cour les amis à  
 gage de la France. Je n'acuse per-  
 sonne; aussi les biens intention-  
 nés ne s'en doivent-ils pas forma-  
 liser. Que l'on se desabuse; il  
 n'y a que trop de lieu de soub-  
 çonner que ceux qui ont con-  
 seillé à son Altesse Electorale de  
 Brandebourg de faire le voyage  
 de Prusse dans cette conjonctu-  
 re (sans qu'il y ait eu aucune ne-  
 cessité absolue) ont eu leur veuë;  
 puisque ce voyage a produit  
 deux effets tres-avantageux à la

France. Le premier c'est qu'à l'occasion de ce voyage les Troupes de Brandebourg sont demeurées en Quartier d'Hyver jusques au retour de l'Electeur, & que le Sieur de Boufflers qui commandoit sur le bas Rhyn un Corps detaché de l'Armée de France, aiant veu qu'il n'y avoit rien à craindre du côté des Brandebourgeois, & parce qu'il étoit tres bien informé qu'ils ne marcheroient pas qu'après le retour de S. A. E. il ne fit pas de difficulté de joindre les siennes à celles du Duc de Luxembourg, lequel se voyant renforcé par un nombre de Cavalerie, donna la bataille de Fleurus, qui se passa comme nous avons tous sù, & quoique les François n'aient pas eu grand sujet de s'en vanter, neanmoins ils doivent attribuer le bonheur qu'ils ont eu de n'avoir pas été entierement defaits

par

par l'Infanterie Hollandoise, au  
 grand nombre de Cavalerie que  
 le Duc de Luxembourg avoit,  
 & qu'il n'auroit pas peu recou-  
 vrer, si le Sieur de Boufflers eut  
 eu besoin de ses Troupes pour  
 observer les Brandebourgeois.  
 Secondement quand son A. E.  
 fut de retour de ce voyage, &  
 qu'il fut question de faire mar-  
 cher les Troupes, le fond man-  
 qua, car l'on avoit conseillé à  
 ce Prince de prendre avec lui  
 une si nombreuse suite que la  
 depence de ce long voyage con-  
 suma tout l'argent contant du  
 Tresor Electoral, qui avoit été  
 destiné pour payer son Armée;  
 & ainsi pour les faire sortir de  
 leur tanniere il a falu que les  
 Etats des Provinces Unies &  
 l'Espagne leur fissent bon qua-  
 rante mil écus par mois pour  
 les obliger à passer la Meuse  
 pour entrer en Flandre, d'où ils  
 font

font presentement prêts de s'en retourner. Le Duc de Luxembourg ne voulant plus rien hazarder; & le beau tems aiant passé, la saison n'a pas permis de les aller attaquer. Ainsi une partie ont déjà rebrouillé chemin pour empêcher un petit nombre de François de ne pas continuer à bruler sur le bas Rhyn, comme ils font à la barbe des Troupes de Juliers & de Munster; & si Dieu exauce les Habitans de la Flandre, il ne faut pas douter que le reste des Brandebourgeois ne se retire bientôt. Pour le Duc de Luxembourg qui a fait son coup au commencement de la Campagne, il n'en demande pas davantage, & ainsi voilà comme à commencé & fini la Campagne des Troupes de Brandebourg sans voir l'Ennemi que de loin, nonobstant toutes les bonnes intentions & le zèle du Maître qui  
à te-

à temoigné de brûler d'envie de  
donner.

J'ai fait ici une digression  
peut-être trop étendue au gré de  
quelques-uns, pour le regard  
de l'Allemagne, mais ce n'a été  
qu'en veuë de faire voir la neces-  
sité qu'il y a aux Allemans, de  
s'opposer vigoureulement à la  
France, qui fait ordinairement  
son entrée en Brebis, mais qui  
regne en Lion; & un change-  
ment de domination dans l'Em-  
pire produiroit aussi sans aucun  
doute un changement de con-  
dition. C'est ici un motif d'in-  
terêt, aussi bien que de gloire,  
& qui devrait avoir obligé les  
Allemans à avoir fait une plus  
heureuse Campagne qu'ils n'ont  
fait, puis qu'il ne leur manque  
pas de force s'ils veulent. Il y a  
dans l'Allemagne de grands Ge-  
neraux, de bons Capitaines, de  
hardis Soldats, & de tres bon-  
ne

ne Cavallerie, c'est un Pais fertile qui peut subsister de lui-même. Cependant je le dis avec douleur nous n'avons pas veu qu'ils se soient prevalu la Campagne de 1690, des avantages que le Ciel & la nature leur ont departi, ce qui a fait dire à quelques-uns que la bravoure Allemande étoit ensevelie dans le Tombeau du Duc de Lorraine; mais c'est ce qu'il ne faut pas esperer nonobstant que le Roi de France ait dit en aprennant la mort de ce General, que le Turrenne des Allemans étoit mort. Il est pourtant vrai que la derniere Campagne a donné un juste sujet de regretter sa perte, puis qu'elle s'est passée en des marches & contre-marches du côté d'Allemagne, sans voir l'Ennemi qui n'avoit à sa tête qu'un jeune Prince sans experience, & pour qui la France trem-

trembloit incessamment, dès aussi  
 tôt que les Allemans faisoient le  
 moindre mouvement. Mais pour  
 la grande satisfaction du Roi &  
 de toute la Cour, l'on peut as-  
 seurer que les Medecins ont plus  
 tué de François que le Canon.  
 Il faut donc croire que le Ciel  
 avoit reservé la gloire de la Cam-  
 pagne de 1690. par Mer & par  
 Terre aux seuls Hollandois,  
 qui se sont battus avec un coura-  
 ge Heroïque, puis que l'Enne-  
 mi même a été contraint d'a-  
 vouer n'en avoir jamais vû de  
 pareil, eu égard au nombre in-  
 égal avec lequel ils ont combat-  
 tu, car nonobstant cette inéga-  
 lité ils ont mieux aimé montrer  
 leur sang que leur dos. D'où  
 vient donc qu'un petit Etat  
 remporte le prix & la gloire de  
 toute cette Campagne? C'est  
 que quand la saison est venuë  
 qu'il faut faire marcher leurs  
 Trou-

Troupes & sortir leurs Flottes, ils ne vont pas chercher des sub-  
sides ailleurs que chez eux, &  
que par une contribution libre  
& sans contrainte de leur Habi-  
tans, ils se mettent plutôt en  
état de donner que de recevoir;  
font toujours les premiers en  
Campagne, & ne s'attendent  
jamais à faire marcher leur Ar-  
mée aux depens de leurs Alliez,  
non seulement pour la defence  
de leur propre Pais, mais pour  
celui de leurs voisins, & pour la  
conquête des Villes de leurs Al-  
liez, comme il s'est veu la Cam-  
paigne de 1689 dans le Diocese  
de Cologne, & en celle de 1690  
dans la Flandre, & tout cela sans  
hesiter aucunement, faisant  
observer par tout où leurs Trou-  
pes passent une exacte discipli-  
ne, jusques là qu'un Officier de  
ma connoissance aiant été com-  
mandé avec un detachment  
pour

pour servir de Sauvegarde à une Abaye, comme il eut posté son monde où il étoit nécessaire, l'Abbé luy venant offrir une poignée d'or, il lui répondit fierement qu'il seroit Messieurs les Etats, que ces Maîtres donnoient suffisamment de quoi subsister, & qu'il étoit venu là pour les garder & non pas pour prendre, aussi cette generosité lui acquit-elle l'estime des gens de tout ce quartier là.

De plus quand il s'agit de quartier d'Hyver vous n'entendez jamais que les Troupes Hollandoises fassent du bruit, ou que cela soit un sujet de discorde. Si l'on ne veut pas le leur donner sur les lieux où ils se trouvent après la Campagne finie, ils retournent chez eux, mais chacun est bien aise de les avoir dans leurs Villes, à l'exclusion de tous autres, par le bon

bon ordre que les Commandans font observer parmi les Troupes, & quand mêmes ils sont obligés de revenir chez eux, cela ne leur fait aucune peine ni ne cause aucun retardement pour la Campagne suivante, comme l'on a remarqué de plusieurs Princes Allemans au commencement de celle de 1690, qu'il a falu payer d'avance pour les faire seulement marcher. Hé! que ne faudra-t-il pas donner quand il s'agira de se battre! Cependant toutes ces contestations n'arriveroient pas si les Allemans eussent voulu mordre pendant la Campagne de 1690, afin de pouvoir prendre leurs quartiers d'Hyver sur les Terres de l'Ennemi Commun. Je sai bien qu'il y a long-tems que l'on en parle, & que plusieurs le souhaitent, mais pour les avoir, il faut se faire jour au travers des barrieres. Je  
 vou-

drois donc pour exciter nos Alle-  
mans, leur faire voir la bonté  
du Pais qu'ils doivent conquérir,  
& que le Duc de Baviere qui les  
commande fit comme autrefois  
*Josué* pour exciter les Hebreux à  
entrer dans la Terre de Canaan.  
Les Espions en revinrent avec  
une grappe de raisin, qui étoit  
si grosse qu'il falloit deux hom-  
mes pour la porter, & cela pro-  
duisit un effet merveilleux par-  
mi ce Peuple decouragé. Car  
toute la force & la grandeur de  
leurs Ennemis, ni la hauteur des  
murailles de leur Ville n'empê-  
cherent pas qu'ils ne les attaque-  
rent & en demeurèrent victo-  
rieux.

Mais comme l'on ne se lasse  
jamais de parler des actions des  
braves, je retourne à nos Hol-  
landois, & soutiens que quand  
le bien de la Cause Commune  
demande que les Etats joignent  
leurs

leurs Vaisseaux à ceux de leurs  
 Alliez, ils ne refusent pas de sa-  
 tisfaire à leurs traittés ; s'il est  
 question de se battre 22 contre  
 82 des Ennemis, pendant que  
 l'Admiral des Anglois lesregar-  
 de faire, ils ne reculent pas, &  
 quand percés de coups ils ne  
 peuvent plus soutenir leurs Vais-  
 seaux sur l'eau, ils y mettent  
 eux-même le feu plutôt que de  
 se rendre, afin d'ôter la gloire à  
 leur Ennemis de les vaincre, &  
 cependant une si glorieuse ac-  
 tion & toute la bravoure de nos  
 Officiers & Matelots Hollan-  
 dois n'a pû exciter les Suedois à  
 leur envoyer les 12 Vaisseaux  
 qu'ils avoient promis par un  
 traitté d'Alliance, sa Majesté  
 Suedoise aiant mieux aimé leur  
 laisser consumer leurs victuailles  
 dans le Port de Maesland; que  
 de les envoyer cueuiller des lau-  
 riers dans le Canal; ce qui con-  
 firme

firme qu'il y a peu de personnes  
 aujourd'hui qui combattent  
 pour la gloire. Aussi ce retarde-  
 ment donne-t-il matiere de glo-  
 ser à ceux qui s'interessent pour  
 le bien de la Cause Commune,  
 comme s'il y avoit quelque cho-  
 se de plus que le pretexte du Pa-  
 villon, puis que l'on trouve des  
 expediens & des remedes à tou-  
 te chose, hormis à la mort; mais  
 pour cét article, nous mettrons  
 la navigation des Suedois & la  
 marche des Allemans en équilib-  
 re dans une même balance, puis  
 qu'ils ont produit un même  
 effet, & que c'est du fruit d'un  
 même gout, quoique neanmoins  
 ceuilli sur differents Arbres, &  
 d'un terrain bien éloigné. Per-  
 mettez donc les uns & les autres  
 que la Partie souffrante s'écrie,  
 étrange production du demon  
 de la France! qui trouve par tout  
 des murailles crevassées par où il

D

entre

entre pour se fourer dans toutes les Cours de l'Europe. C'est un Esprit subtil qui se fait tout à tout, qui fait menacer, mais qui fait aussi carresser, quand il le faut, & qui, comme l'on dit, porte le feu dans une main & l'eau dans l'autre, qui promet tout & se redime en ne rien tenant. La Suede a veu des preuves de cette verité dans la fuite de la Guerre de 1672, où elle fut abandonnée, & obligée de laisser ces anciennes Conquêtes à la merci de ses Ennemis, la France oubliant pour lors toutes les grandes promesses que Mr. de Pomponne avoit faites peu de tems auparavant, jusques à faire esperer une augmentation de l'ancienne pension, mais dont la plus grande partie est encore deuë, du moins l'étoit elle avant la presente guerre, sans conter la faisie de la Duché de Deux Ponts

Ponts, quoi que le Roi n'y eut rien à pretendre. Pendant la minorité de Sa Majesté Suedoise les Ministres de France en contoyent de belle à la Cour de Suede, & l'on disoit publiquement à celle de France, que les Suedois étoient d'un climat rude, & qu'ils n'avoient pas assez de penetration pour examiner, & encore moins pour penetrer le secret du dessein de la France, qui se mettoit fort peu en peine des Conquêtes que le Danemarck & l'Electeur de Brandebourg avoient fait sur les Etats de Sa Majesté Suedoise, pourveu que Louis XIV. avançât les siennes; & si par la Paix de Nimégue, ce Monarque fit rendre à la Suede la meilleure partie de ce que l'on avoit pris sur elle, ce fut par une vaine ambition, & pour faire voir à toute la Terre, mais particuliere-

ment aux Dannois, l'avantage qu'il y avoit de s'allier avec la France; car depuis cela il n'est que trop évident que les Ministres François n'ont travaillé qu'à affoiblir les Princes du Nord, pour les empêcher de pouvoir remuer & de s'opposer à son dessein sur l'Allemagne; ils n'ont dis-je cessé de travailler à les gagner, afin qu'ils puissent donner de l'occupation à ceux qui voudroient se mettre à la traverse, soit les Hollandois ou Brandebourgeois. L'on ne peut disconvenir que de tout tems l'interêt a toujours fait le premier motif de la Cour de France, mais particulièrement pendant le Regne de Louis XIV. qui ne considere tous les autres qu'en qualité d'amis ou d'ennemis, & par l'avantage qu'il espere d'en pouvoir retirer. Je conclu donc de là, que les Princes du

du Nord, sans parler du Traitté particulier qu'ils ont avec les Etats des Provinces Unies, sont obligés par leur propre interêt de concourir avec ces mêmes Etats au bien de la Cause generale, afin de faire passer à la France l'envie de vouloir s'ériger en Arbitre des Rois du Nord, & lui faire voir qu'ils ne sont pas sous un climat si rude qu'il puisse leur faire negliger leur avantage ni leur gloire.

L'exemple recent de la genereuse & magnanime resolution du Duc de Savoye par la declaration de guerre qu'il vient de publier contre la France, doit fervir de modele à plusieurs autres Puissances qui flottent encore entre la crainte & l'esperance, ce Prince aiant mieux aimé exposer son propre Pais à la fureur d'un si puissant Ennemi qui l'environne de toute part,

que de se voir opprimé plus long-tems sous la ferule de la Cour de France, qui tenoit ce Prince depuis plusieurs années comme esclave de ses volontés, non, toutes ces menaces ni les forces de Pignerol & de Casal, ne l'ont pas étonné dès aussi-tôt qu'il s'est veu en état de secouer le joug que la France lui vouloit imposer, & il n'a pas hésité d'embrasser l'interêt de la Cause Commune, & de joindre le sien particulier à celui du general; & quoi que les Alliez ses voisins, en faveur duquel ils s'est déclaré, ne lui aissent pas fourni du secours aussi promptement qu'ils lui avoient promis après sa déclaration, néanmoins son courage ne pouvant plus long-tems souffrir le Sieur de Catinat dans ses Etats, il l'a attaqué & n'a pas épargné ses soins ni sa personne, pour faire réussir une si belle entre-

tre-

treprise, mais la fortune n'ayant pas secondé sa valeur, ce Prince a été obligé de se retirer pour attendre les Troupes de ses Alliez, laissant parmi les François des marques de son courage, & leur faisant voir par ce coup deffay que la fuite pourra être fatale à ses Ennemis.

Je trouve la resolution de son Altesse Royale si considerable pour le bien de la Cause Commune de l'Europe, que je le considere comme la seule porte qu'ont les Alliez pour pouvoir entrer facilement en France: mais aussi les Alliez doivent faire des efforts pour le seconder à chasser l'Ennemi Commun de ses Etats, & en preferer la conservation au leur propre, de peur que la France ne s'en serve comme de barriere pour empêcher de passer à elle, & de chemin pour traverser jusques dans

le Milannois: au lieu que si ce Prince est secondé comme il le doit être, l'Espagne pourroit se voir maîtresse de Casal. J'ajoute de plus que si la guerre s'allume de ce côté-là, la France ayant de la peine à fournir suffisamment des Troupes de tous les côtés par où elle se trouve attaquée, l'Espagne la mettra hors d'état de pouvoir rien entreprendre du côté de Catalogne. C'est pourquoi il est de la dernière importance, & d'un grand intérêt au Roi Catholique, de faire un dernier effort du côté du Milannois, soit en homme, soit en argent; mais le malheur est que le Conseil d'Espagne agit toujours également avec beaucoup de lenteur, que l'argent contant dont le Roi a presentement de besoin est dans les coffres des *Grands* de son Royaume, & que toute la nécessité pressante de ce Monarque n'est

n'est pas capable d'en faire sortir la moindre partie, quand même la Castille seroit attaquée. Pour surcroit de malheur à ce Royau- me, c'est que, quoi qu'il soit rempli de belle Noblesse, & qu'autrefois il y ait eu des vail- lans hommes, & sur tout parmi les Castillans, neanmoins l'on voit aujourd'hui qu'en general la plûpart méprisent le metier de la guerre, & preferent une ga- lanterie à tout ce qu'il y a de plus glorieux & de plus important pour le service de leur Monar- que, & la conservation de leur Patrie.

Il ne faut pourtant pas douter que si cette Noblesse voyoit leur Roi en personne à la tête de ses Armées, cela ne produisit en eux un sentiment bien opposé à ce- lui qu'ils ont presentement. Une seule bataille avec l'Ennemi fe- roit plus de bons Capitaines que

dix combats de Taureaux. L'expérience feroit valoir beaucoup d'Espagnols, & les empêcheroit de se laisser tromper par des vains complimens & des honneurs feints comme les François se sont vanté autrefois d'avoir fait. Mais laissons le passé pour songer au present; repetton encore que Sa M. C. a un tres grand interêt de secourir la Savoye par le Milannois, & qu'elle a une tres-belle occasion pour exciter la Noblesse Espagnole à aller joindre le Comte de Fuenfalida, pour y faire la prochaine Campagne à leur despens en qualité de Volontaires. Un moien de les y porter plus facilement, feroit si le Roi ne recompensoit par des charges que ceux qui s'y feroient bien acquittés en avancant la gloire & le bien de la Couronne d'Espagne & de toute l'Europe en general.

Mais

Mais comme pour l'exécution de ces desseins les Suisses sont nécessaires, soit par leur Troupes ou pour le passage des Imperiaux, & que ce n'est pas un secret, puis que nous savons tous, sans les blâmer, que cette Nation est Mercenaire, & qu'eux-mêmes disent en Proverbe, *point d'argent point de Suisse*; & que l'or est leur Dieu Domestique, il faut en imitant en cela la France, les prendre par leur foible, & que l'Espagne se seigne, pour profiter de la bonne volonté des Cantons dans cette conjoncture, puis qu'elle peut dans la suite la remettre dans ses Anciens Domaines & possession, & lui faire recouvrer tant de Villes & de Provinces perduës depuis la Paix des Pirennées, ou seulement celle de Nimegue, tout de même que la France s'épuise pour

l'empêcher, & n'espargner pas même le Santuaire, à l'imitation de sa M. T. C. qui nonobstant toutes les guerres qu'elle a eu sur les bras, a toujours flotté avec ses propres rames. Au reste par la seule Taxe que le Roi C. feroit sur les Riches de son Royaume, il pourroit avoir de quoi entretenir ses Armées en Cattologne & dans le Milannois pendant toute une Campagne ce qu'il faut qu'il fasse; car si les Alliez n'attaquent aujourd'hui la France de tout côté, c'est perdre leur peine, leur argent, & leurs Troupes.

Les Alliez doivent considerer une chose, que comme la France est en guerre avec la plus grande partie de l'Europe, son Commerce étant interdit, elle est privée d'une bonne partie de ce qui lui est necessaire pour l'équipage de ses Armées Navalles.

&

& qu'elle n'a son unique recours qu'à Lisbonne pour Brest, & Rocheford: & à Gennes & Livorne pour Thoulon & Marseille. Et les Princes qui y ont le plus de credit comme le Roi d'Espagne à Gennes, doivent travailler à l'empêcher, ainsi que l'Empereur & le Roi d'Angleterre l'ont fait à Hambourg, & c'est autant que le gain d'une grande bataille que de mettre son Ennemi dans l'impuissance d'armer, & se fera par là un moien au Roi d'Espagne d'être maître sur la Mediteranée avec un peu d'aide des Anglois & des Hollandois. Cette Couronne, dis-je, doit dans cette conjoncture, ne garder non plus de mesures avec la Republique de Gennes, que sa Majesté Britannique en a gardé avec celle de Hambourg avant la publication de l'Avocatoire.

D 7

Mais

Mais il n'en est pas de même à l'égard du Portugal, qu'il faut ménager encore un peu, étant un Etat naissant, qui n'est pas des mieux affermi, & qui aura toujours quelque considération pour la France, qui l'a aidé à se tirer de la domination d'Espagne, quoi qu'elle l'ait fait par un principe d'interêt, c'est à dire, pour affoiblir l'Espagne, & non pas par un motif de generosité. Cela n'empêche pas que les Portugais ne regardent encore les Espagnols comme des Ennemis reconciliés, & à qui il reste toujours l'envie de les remettre sous le joug, lors qu'ils en auront l'occasion & la force, & quoique peut être l'Espagne dans l'état où elle est n'y songe plus, aiant assez de Pais à garder, c'est pourtant la maladie des Portugais, qu'il faut ménager de peur d'empirer le mal, & par cette

raison

raison il faut croire que tout le conseil qui leur viendrait de la Maison d'Autriche, & sur tout de la Cour de Madrid leur sera suspect, & de plus que les Louis d'or de France feront toujours plus que suffisants à entretenir les Ministres & les Grands de Portugal dans la defiance, & les obliger à porter le Roi à demeurer dans la neutralité, aussi longtemps que la Flotte d'Angleterre ne sera pas Maîtresse de la Mer, mais d'abord qu'elle se la verra, & que le Portugal commencera à craindre pour sa Navigation des Indes & ses *Carraques* qui en reviennent, il ne faut pas douter qu'elle ne change d'air, & ne chante sur un autre ton; & tels Etats font encore les retifs, qui s'aprivoiseront pour lors; mais il faut être comme j'ai dit Maître de la Mer. Reservons donc les grands coups pour la  
Cam-

nême  
l faut  
étant  
s des  
toû-  
pour  
tirer  
gne,  
r un  
dire,  
non  
osité.  
Por-  
e les  
emis  
toû-  
e sous  
ront  
bique  
l'état  
aiant  
c'est  
ortu-  
peur  
cette  
aison



Campagne de 1691. que le Roi de la Grande Bretagne Guillaume III. aura les mains libres du côté d'Irlande, & que les Allemans feront s'il plait à Dieu, une toute autre marche que celle de la Campagne de 1690. pour ne pas obliger leurs Alliez à prendre d'autres mesures. C'est pourquoi je conseille à ses Messieurs d'accorder mieux leur harmonie pour l'avenir que par le passé, & de travailler pendant cet Hyver à ajuster cette discordance qu'il y a eu du commencement de cette dernière Campagne. Je ne puis m'empêcher de rapporter sur ce sujet l'expression du feu Grand Vizir Mustapha, qui fut au Siege de Vienne, qui parlant aux Ministres de l'Empereur après la prise de Neuhausen, leur dit : *Vous avez de belles Troupes, mais vous serez toujours mal servis avec tous*  
ces

*ces Alliez; leur secours est trop tardif, & trop facile à rompre à cause de la quantité de Maîtres. Vos Alliances ressemblent vôtre harmonie que vous nommez le Luth; quand vous croiez vous divertir & jouer le meilleur air du monde, la petite corde que vous appelez la quinte venant à rompre vôtre harmonie est changée en discordance: mais pour nôtre violon Moresque qui n'a que trois cordes, il est toujours le même, & sans les accorder en le tirant de la poche, nos Musiciens jouent, & sont toujours d'accord à toute sorte de chanson &c.*

C'est donc cette quinte que la France tire souvant, qui cause la discorde quand il faut que les Allemans entrent en quartier d'Hyver, ou qu'il faut en sortir pour aller en Campagne, ce qui arrive ordinairement vers le mois d'Aoust quand les François ont fait tout ce qu'ils s'étoient pro-

pro-

le Roi  
Guil-  
libres  
e les  
Dieu,  
e cel-  
pour  
iez à  
C'est  
Mef-  
leur  
e par  
dant  
dis-  
com-  
niere  
mpê-  
sujet  
Vizir  
e de  
Mini-  
prise  
Vous  
vous  
e tous  
ces

proposés de faire ; & sans me tromper j'ose asseurer que si cette lenteur, & ce Demon d'intérêt regne encore seulement une Campagne, le Roi de France viendra à bout de son dessein, qui est uniquement par commencer à detacher quelque Allié. Oui cela arrivera indubitablement si plusieurs d'eux continuent sans rien avancer, & c'est la à mon avis la plus grande victoire que l'Ennemi puisse obtenir. Ce sera pour lors que son ambition triomphera qu'elle s'enflera plus que jamais, qu'il se glorifiera encore de pouvoir donner la Paix à l'Europe, dont la rechute fera pire que le mal, & tombera dans la même maladie où elle étoit pendant la suite de la guerre de 1672, où les Provinces Unies se voyant presque seules à porter le fardeau de tous leurs Alliez qui ne vivoient  
uni-

uniquement qu'à s'agrandir en particulier, furent obligées pour se redimer, de faire la Paix separement à Nimegue en 1687, quoi que je sache bien que Messieurs les Etats n'y songent pas presentement, nonobstant qu'ils portent un grand fardeau dans cette guerre, mais je demande si cela arrivoit qui en seroit la cause? L'Empereur tout le premier, de n'avoir pas voulu profiter de leurs salutaires conseils, & d'avoir laissé passer l'occasion de faire une Treve, aussi glorieuse & avantageuse qu'il la pouvoit faire avec les Turcs, à laquelle par malheur il n'y aura peut-être plus de retour. La fortune est chauve par derriere & l'on ne peut la retenir; une autre faute qu'a fait S. M. Imp. c'est d'avoir par une méchante politique refusé l'amnistie au Comte Tekkely qui la recherchée instamment,

ment, & pourquoi la Pologne, & les Etats se sont employés; disons donc que le Conseil des Jesuites a prevalu, & qu'un faux zèle de Religion l'a emporté au prejudice même de celui de l'Empereur, de l'Empire, & de toute la Chrétienté, & même de la Religion Catholique Romaine; car si le Turc & le Comte Teckely retournent conquérir la Hongrie, comme cela pourroit arriver si l'on doit ajoûter foi à Drabicius, que deviendront & l'Allemagne & l'Italie? Car selon cet Auteur le Turc doit retourner pour une troisiéme fois devant Vienne, en être victorieux & remporter avec eux la profession du Christianisme pour la recompence de toute leur peine. Je ne cite pas ici cet Auteur comme un Evangeliste, ni comme infalible, mais je veux bien dire que les Ministres de  
 Fran-

France ajoûtent beaucoup de foi à ce qu'il promet, du moins l'ont ils fait ci-devant.

La seconde chose ce seroit la Campagne des Allemans qui ne font que marcher & contre marcher, & qui n'a rien produit que de ruiner le Pais par où les Armées ont passé. Pendant toute cette marche la France prend ses mesures pour travailler à ses negociations l'Hyver suivante, elle voit par où elle a manqué la precedente, & elle offre tant qu'à la fin elle emporte; témoin ce qui est arrivée de fraiche datte à Venize, où moyenant deux cens mil livres le Ministre de France qui étoit à la suite du Duc de Savoye gagna la personne qui s'étoit mêlé de la negociation de ce Duc avec l'Empereur & les Alliez, & en obtint un extrait, & c'est sur quoi le Roi T. C. fonde aujourd'hui son invasion dans les

les Terres de ce Prince.

Le Roi de France n'épargne rien quand il veut venir à bout d'une affaire. Ses grands revenus rentrent tous les ans; & quand il a besoin d'une somme extraordinaire, il fait la trouver par le moien des taxes sur son Peuple & sur le Clergé sans faire de façon. De plus quand l'argent monnoié lui manque, il a trouvé le secret d'en faire battre de l'argenterie de ses Sujets, & celui du Santuaire n'y est pas même épargné, alleguant pour son excuse que quand le Roi & Prophete David eut faim, il s'attaqua bien lui & les siens aux pains de proposition qui n'étoient que pour les seuls Sacrificateurs. Par tous ces moiens il est à presumer que le Roi & les Ministres de France ont une grande facilité à faire des Traittés, où ils accordent tout pour en venir à bout, d'au-  
tant

tant qu'ils savent bien que leur  
 Monarque ne les tient qu'autant  
 de tems qu'il veut, & qu'il y  
 trouve son interêt, comme nous  
 l'avons veu après la Paix des Pi-  
 rennées, après celle de Nime-  
 gue, & après la Treve de 1684,  
 & ci-devant celle de Westpha-  
 lie, Cleve, d'Aix la Chapelle;  
 celui que le Sieur de Sillery fit à  
 Rome au sujet de la Valteline,  
 & ce que le Sieur de Fargis ne-  
 gocia à Madrid, tout cela n'a  
 été que des chansons pour la  
 France, qui croit que l'on peut  
 & que l'on doit toujours tout ac-  
 commodier à la regle de la Politi-  
 que, qui consiste à ce qu'elle  
 croit, à procurer incessamment le  
 bien de ses Etats; & quand le  
 Roi a accordé quelque Edit de  
 Pacification pour pourvoir au  
 bien de la France, si pour ce  
 même bien il faut aujourd'hui  
 qu'ils soient cassés ou revoqués,  
 il

il n'y faut pas faire de façon, il faut passer sur le ventre à tous ce qui peut l'empêcher, & ne pas s'arrêter au malheur des particuliers, quand il s'agit du bien public; & par une profanation sans exemple, il fonde cette déloyauté sur l'Écriture Sainte, alleguant que Dieu qui est le Souverain Monarque des Monarques, a fait perir par le Déluge la plûpart des hommes pour la réparation de l'Univers, qu'un grand nombre d'Israélites sont morts dans le desert pour le salut de tout le Peuple, & que les Souverains qui sont l'Image de Dieu ont droit d'en user avec la même Justice. Voilà la Religion de la Cour de France, & ce qu'elle pratique, tant au dedans qu'au dehors contre ses Alliez. Elle ne fait pas de scrupule de relever les Mosquées pendant qu'elle demolit les Temples

ples des Chrétiens, *sic volo, sic jubeo sit pro ratione voluntas.*

Je ne dois pas oublier pour exciter les Allemans à faire une meilleure Campagne à l'avenir que par le passé, la jaloufie qu'ils doivent prendre de toutes les Fortifications que le Roi a fait construire sur la Saar, sur le Rhyn, le long des Frontieres d'Allemagne & des Pais-bas, lesquelles par un langage muet les avertit suffisamment depuis long-tems, aussi bien que Hunningue les Suiffes, des grands desseins de ce Monarque infatigable. Ajoûtez à cela tous les magasins qu'il fait remplir toutes les années du côté d'Allemagne & de Flandre, dans l'Alsace & dans la Lorraine; cela joint à diverses trahisons, & à tous les incendies que les François exercent de toute part où ils mettent le pié, devroit bien avoir re-

E

veillé

veillé les plus stupides, & excité en eux un ferme desir de se delivrer pour une bonne fois, & de vaincre ou de mourir dès la premiere Campagne. Il est plus glorieux pour la posterité de finir sa vie au lit d'honneur en combattant pour la liberté de sa Patrie, que de la trainer dans l'esclavage; car celui qui separeroit l'honneur de nos actions, feroit de même que si l'on ôtoit le Soleil du monde; c'est ce qui fait dire, que ceux qui portent les armes sont plus proches de la gloire, que ceux de la Robe. Je dirois volontiers aux Allemans qui ont fait la Campagne de 1690. ce qu'Arthalaric disoit au Prevôt Reparat: *Rendez à vos descendans ce que vous avez receu de vos Peres.*

J'avouë que les Allemans pourroient dire comme autrefois Antigone après la mort de Zenon,

Zenon, *quel Theastre ai-je perdu,*  
 & eux après la mort du Duc de  
 Lorraine, *quel Heros avons nous*  
*perdu;* mais je leur répons avec  
 Scipion, *qu'il n'est pas en la puis-*  
*sance d'un homme de s'égalier seule-*  
*ment à ceux de son tems, mais aux*  
*plus fameux des premiers siecles.*  
 Si le Soleil n'est jamais plus clair  
 que quand il sort de quelque  
 nuage, nous pouvons confiderer  
 la Campagne de 1690. comme  
 un nuage qui obscuroit la gloire  
 des Allemans; mais difons pour  
 la consolation publique avec Ju-  
 lian, que c'est être vraiment ge-  
 nereux que d'esperer toujourns.  
 Soyons le pour la Campagne  
 prochaine, esperons dis-je, que  
 les Allemans connoîtront les  
 François dans leur veritable  
 jour: c'est-à-dire insupportables  
 où ils font les maitres, cruels  
 quand ils en ont le pouvoir, &  
 toujourns également ambitieux,

ne se lassant jamais , & revenant souvent à la charge sous différents masques , jusques à ce qu'ils soient venu à bout de leur dessein , & qu'ils se soient rendus les maîtres de la précieuse liberté de leurs voisins qui est si cher aux Animaux mêmes. Il est facile aux Allemans de se la conserver glorieusement par le secours des troupes victorieuses , & agueries que l'Empereur est encore obligé d'employer contre les Turcs , & avec lesquels si l'Empereur eut fait la Treve , il y auroit eu moien de prendre les quartiers pendant cet Hyver , dans le Pays Ennemi ; ce qui auroit été les premiers fruits de cette Guerre ; & alors plusieurs Princes que la France berce encore dans la letargie d'une neutralité ; se reveilleroient par une genereuse emulation , & mettroient la main à la coignée , pour  
aider

aider à sapper ce grand arbre, qui a voulu étendre ses branches sur toute l'Europe, & mettre par la force ou par sa flatterie les Peuples sous l'esclavage de sa domination, ce qui a fourni à toutes les Puissances de justes sujets de plainte contre la France. Pour se satisfaire jamais l'occasion ne leur sera si favorable que presentement; Oui il est certain qu'il n'y a que le bon succes des armes des Allemans qui puisse les obliger à se declarer. La lenteur de leur progrès les empêchera; & si l'on doit esperer quelque avantage de cette nature ce ne sera que pour la Campagne de 1691, après l'entiere conquête d'Irlande par sa Majesté Britannique. L'Angleterre étant presentement disposée par une grace speciale du Ciel de concourir à tous les bons & justes desseins des Alliez, & à faire

tomber la victoire du côté de la justice & de l'équité, Dieu aiant jusques aujourd'hui beni si visiblement les armes du Roi de la Grande Brettagne, & donné des succez si heureux à toutes ses entreprises, je ne doute pas qu'elles ne procureront le repos à l'Europe, & le soulagement à tous les oppressés.

Comme je suis insensiblement tombé sur l'Angleterre, l'action d'une partie des Anglois dans le dernier Combat Naval, qui s'est donné sur leurs Côtes entre les Hollandois & les François, me fournit ici avec douleur un juste sujet de parler sur leur chapitre. Je distingue pourtant la Nation en deux Classes qui sont les *bien* & les *mal*-intentionnés au present Gouvernement sous le glorieux Regne de Guillaume & de Marie. Quant aux premiers qui sont les bien-intentionnés il n'y

n'y a rien à dire, étant persuadé qu'ils agissent sincèrement, qu'ils marchent de bon pié, & que la lâcheté de l'Admiral Herbert les anime d'un tres cuisant depot; qu'il n'a pas tenu à eux que la Flotte Angloïse n'ait mieux fait son devoir qu'elle n'a fait, & qu'ils sont prêts de sacrifier leur bien & leur vie pour la gloire de la Nation, & la satisfaction de leurs Souverains.

Mais quant aux autres c'est une chose surprennante que l'homme n'est jamais content de sa condition presente, & que la plûpart se plaisent si fort dans le changement, faisant consister leur principal bien en ce qu'ils ne possèdent pas. Ces mal-intentionnés oubliant facilement le danger passé, d'où sa Majesté ne fait que de les tirer à leur pressante requisition, au lieu de lui témoigner leur reconnois-

fance par leur fidelité, & un sincere attachement à son service; au contraire par une noire & lâche ingratitude ils travaillent à favoriser ses Ennemis. Je mets de ce nombre l'Admiral Herbert Comte de Torrington avec toute son ingrate cabale, que Dieu precipitera comme les mauvais Anges, puis que non seulement ils ont taché de troubler le Regne de leurs Majestés, mais encore de tenir la gloire de toute la Nation, en la privant pour un tems du droit de l'Empire de la Mer, & exposant la vie, les biens & la liberté de leurs Compatriotes à la fureur de leurs cruels Ennemis, comme la depeint tres-naïvement un Auteur moderne dans son petit Traité, intitulé *Recherche modeste de la cause des malheurs qui sont arrivés en Angleterre depuis peu de jours, où l'on decouvre qui sont*

*ceux*

*ceux qui ont encouragé les Fran-*  
*çois à venir sur les Côtes d'Angle-*  
*terre &c. Où il fait voir en ra-*  
*courci l'effet de l'esprit malin de*  
*ces mal-intentionnés, tant Ec-*  
*clesiastiques qu'autres, qui ont*  
*attirés les Ennemis pour les se-*  
*conder dans leur pernicious*  
*dessain, mettre le Royaume*  
*leur propre Patrie en conbu-*  
*stion, pour tâcher de la faire re-*  
*tomber sous la domination des*  
*Jesuites, & par consequent de*  
*la France, qui ne recherche que*  
*l'occasion de la mettre bas &*  
*hors d'état de lui pouvoir nuire*  
*à l'avenir. Car quoi que les Fran-*  
*çois fassent semblant de se railler*  
*du titre de Roi de France que*  
*les Rois d'Angleterre portent,*  
*neanmoins il est certain qu'ils*  
*s'en mordent les levres en ca-*  
*chette, & qu'ils n'attendent*  
*que leur tems pour s'en pouvoir*  
*venger, & pour obliger la Na-*  
E 5
tion

tion à le faire Souverain, & c'est pour lors que l'antipatie naturelle produiroit son effet. Ainsi que ces mal-intentionnés ne se laissent pas abuser par certaines promesses trompeuses & frivoles, & par de vaines flatteries de la Cour de France; Elle n'ignore pas les pretentions de la Couronne d'Angleterre sur la Normandie, la Guyenne, le Poitou, le Languedoc, & sur la France même, par le mariage de Henri V. Roi d'Angleterre, avec Catherine fille de Charles VI. Roi de France, dans lequel mariage, qui fut avant le Loi Sallique, il fut conclud & arrêté que le Roi Henri seroit l'heritier de la Couronne de France après le deceds du Roi Charles, en vertu de quoi Henri VI. qui n'âquit de ce mariage fut aussi reconnu pour tel & sacré dans la Ville de Paris, où il fit toutes  
les

les fonctions de Souverain. Il fut obligé, il est vrai, de passer en Angleterre à cause des troubles qui y surviendrent pendant son absence, par la querelle qui s'émeut entre les deux principales Maisons du Royaume, sçavoir celle de Lancastre, & celle de Yorck, sous la faction de la Rose blanche & de la Rose rouge, laquelle mit ce Royaume à deux doigts de sa perte, & donna l'avantage aux François qui se prevalurent de l'absence du Roi & chasserent les Anglois de la France; mais cela ne déroge aucunement au droit des Rois d'Angleterre, lequel ne se peut prescrire, jusques-là qu'ils en font aussi proclamés Roi à leur Couronnement, même en présence de l'Ambassadeur de France quand il s'y trouve, comme cela arriva à celui du Roi Jaques, où le Sr. de Barillion y assista sans

faire aucune protestation.

J'en ai dit assez pour reveiller la jalousie des Anglois, & pour obliger les mal-intentionnés à embrasser le bon parti, & à considerer qu'ils ont presentement sur le Trône un Prince qui marche à la tête de ses Armées, qui n'aprehende pas le danger quand il s'agit du bien & du repos de la Nation, & qui ne mettra pas les armes bas qu'il n'ait recouvré son ancienne splendeur par la possession de ce que cette Couronne a perdu; mais si les Anglois sont assez malheureux pour laisser perdre l'occasion dans la conjoncture presente, il ne la recouvreront jamais plus; mais ce qui devroit être un motif sur tout aux Protestans, de perdre leur fiel & de travailler pour leur repos en travaillant pour la gloire de leur Monarque, sans l'obliger d'aller chercher du se-

secours chez ses voisins pour  
achever ses conquêtes, qui doi-  
vêt procurer le repos de l'Angle-  
terre, c'est que la Flotte de Fran-  
ce vient de les braver jusques sur  
leurs côtes, immolant à sa fureur  
& à son ambition un Village ha-  
bité par des pêcheurs, ce qui se-  
ra une tache éternelle pour ceux  
qui en font la cause, & pour  
tous leurs descendans. Ces mal-  
intentionnés peuvent-ils s'ima-  
giner, que si les Ennemis fus-  
sent entrés plus avant dans le  
Royaume ils auroient été traités  
plus favorablement que les Hol-  
landois l'ont été à Bodegrave,  
Swammerdam, & plusieurs au-  
tres lieux, qui ont eu le malheur  
dans la precedente guerre de  
tomber au pouvoir des François,  
ni que la Ville de Gennes où ils  
n'avoient rien à pretendre. Que  
les Anglois se desabusent, le  
Lion pour aprivoisé qu'il soit

tient toujours de sa ferocité, & les Incendiaires n'ont pas encore oublié leur detestable pratique de brûler & détruire tout ce qu'ils ne peuvent pas garder ni emporter. En quelque lieu que les François aillent, ils sont toujours les mêmes qu'ils ont été au Palatinat, dans les Pais-bas, le long du Rhin & en Angleterre au Village de Tingmouth. Que les Anglois demandent aux Protestans Refugeés qui sont parmi eux de quel bois les François se chauffent & de quelle maniere Louis XIV a traité ses propres sujets, & ils leur diront que c'est par des tourmens inouis, par des exils, par le ravissement de leurs biens, de leurs enfants, par la separation de l'homme avec la femme, par des Galeres, des prisons perpetuelles, par des morts ignomineuses sur un echaffaut, & le pire de tout par

un

un opression de conscience, mille fois plus rude que la mort même. Que ces mal-intentionnés qui ont quelque penchant pour se renger sous la Domination de Louis XIV se donnent la peine de lire les justes plaintes des Protestans de France qui a été traduit en leur langue, & ils verront comme dedans un tableau racourci, mais veritable, tout ce que la persecution & la cruauté est capable de produire & d'Inventer pour tourmenter les hommes, & jusques où peut aller le pouvoir d'un Roi qui n'a d'autre regle de sa volonté que son bon plaisir. Je me persuade que si ces verités pouvoient une fois se faire jour & pénétrer les noires & obscurs brouillards qui occupent l'Esprit des mal-intentionnés au present Gouvernement d'Angleterre, elles produiroient en eux un effet

fet bien opposé à celui que nous  
 avons veu depuis peu, & qu'ils se  
 joindroient aux bien-intention-  
 nés, pour ensemblement faire  
 leurs efforts, afin de conserver  
 leur Patrie, leur Liberté, &  
 leur Religion. Oui ils s'atta-  
 cheroient au present Gouver-  
 nement, quand ce ne seroit que  
 pour venger l'honneur de la  
 Nation si honteusement prosti-  
 tué dans le dernier Combat  
 Naval où la flotte Angloise ne  
 fut que spectatrice de la Bra-  
 voure des Hollandois & de la  
 Gloire qu'ils s'y sont acquis,  
 & où ils ont versé leur genereux  
 sang pour la conservation de  
 l'Angleterre même. Il est cer-  
 tain, & personne n'en doute,  
 que si les Anglois eussent suivi  
 l'Exemple du Brave Duc de  
 Grafton, qu'ils auroient rem-  
 porté une victoire entiere sur  
 leurs Ennemis qui n'auroient  
 trou-

trouvé leur salut que dans la fuite. Mais pour ôter aux Anglois tout pretexte & les picquer d'emulation, il fera plus à propos l'Eté prochain de les laisser agir seuls par Mer. Les François n'ignorent pas que les Anglois vont au feu dans un commencement, qu'ils sont propres pour les coups de mains, & une prompte expedition, mais ils disent aussi qu'ils savent qu'ils sont d'un naturel impatient, defiant, leger au dernier point, incapable de conduire une longue guerre, & ils ne les croient pas assez vaillants pour vouloir sortir de leur Isle, & faire quelque conquête ailleurs: qu'ils se haïssent les uns & les autres, & sont dans de continuelles divisions, soit pour la Religion, soit pour le Gouvernement, c'est la l'opinion des François, & cela fait assez connoître en

judent les premiers, à quelle

quelle estime ils ont les Anglois ;  
 mais c'est à ces derniers à leur  
 faire voir le contraire, presen-  
 tement qu'ils ont un Roi vail-  
 lant & suivant l'aperence, l'hom-  
 me que Dieu a choisi pour la de-  
 livrance de l'Europe opressée ;  
 qui est aussi Grand Capitaine  
 que bon Pere de son Peuple. Le  
 Regne de leurs Majestés Guil-  
 leaume & Marie, doit être com-  
 me une nouvelle époque pour la  
 Nation, & il faut esperer que le  
 retour d'Irlande de ce Grand  
 Prince chargé de Laurier diffi-  
 pera par sa Royale presence tou-  
 tes ces exalaisons qui sortent du  
 puit de l'abisme François, que  
 sa clemence & sa justice ramene-  
 ront ces mal-intentionnés à leur  
 devoir, & que le chatiement  
 qu'il fera faire des traitres & des  
 laches, servira de consolation à  
 ceux qui ont perdu leurs plus  
 proches dans le dernier Com-  
 bat

bat, & de satisfaction à Messieurs les Etats des Provinces Unies, de ce que leur Flotte n'a pas été secondée par les Anglois comme elle le devoit être; & que ce Roi (que la France redoute si fort, puis qu'elle n'a peu s'empêcher de témoigner par une lacheté inouïe par tant de rejouissances publiques, & même jusques à l'excès sur la fausse nouvelle de sa mort) fera la Campagne prochaine de 1691. la pierre de touche de tout ce qui s'y passera, puis qu'il ne pretend pas seulement de repousser le Lion dans sa Tanniere, mais comme un autre Hercule se parer de sa dépouille qui lui doit servir de Trophée, & aux Alliez qui voudront mordre à l'avenir, car jusques à present ils n'ont fait qu'aboyer de loin, & menacer l'Ennemi. Ils ne doivent pas s'attendre de voir que les François attaquent les premiers, à moins d'y voir

voir un grand avantage ; car comme j'ai déjà dit ils ne veulent que conserver ce qu'ils ont, & c'est trop hazarder pour eux que de livrer une bataille en Allemagne, vû qu'un mauvais succez pourroit donner entrée à leurs Ennemis dans le Royaume, au lieu que ne combattant pas ils gagnent toujourns beaucoup sans rien hazarder, puis qu'ils esperent que le tems qui dissipe tout defunira les Alliez, lesquels lassez de faire de grands frais sans rien gagner, & ne voyants au contraire que la defolation d'une partie de leurs Etats seront obligez de rechercher la Paix. Ainsi donc, l'Ennemi ne cherchant son bonheur & son gain que dans les delais, qui doivent être si nuisibles aux Alliez par la souffrance de l'Europe en plusieurs endroits, ils doivent tâcher d'anticiper le tems de sa deli-

vran-

vance, en marchant sur les glorieuses traces des Hollandois, & laissant chacun son marmoufet chez soi, je veux dire cet intérêt propre à qui la plupart des Allemans encensent, voulant trouver dans la guerre où tout le monde s'engage & s'apauvrit, le moien de s'enrichir. Que tous donc en sortant de leurs Etats fassent un vœu solennel à la Cause Commune, de n'entrer plus à l'avenir dans aucun quartier d'Hyver que chez leurs Ennemis, & de n'en sortir qu'avec ce dont cet Ennemi les a dépouillé injustement depuis la Paix des Pirennées; & par ce moien les honnêtes gens ne seront plus fâttigués d'entendre plus parler de ces marches & contre-marches, qui ne produisent rien que de la satisfaction à l'Ennemi, & du chagrin aux biens-intentionnées.

Oui

Où cette bonne resolution rompra les mesures de la France, & les François n'auront pas l'avantage à la Campagne de 1691. de prôner si hautement leur prétendue victoire par la vertu de leurs Louis d'or. Qu'on sçache qu'il ne faut qu'un seul echech aux François pour les mettre en desordre, & ouvrir l'entrée du Royaume. Ils avouent qu'ils ont fait un grand gain à la mort du feu Duc de Lorraine, que les Allemans ont perdu leur Turenne; il est vrai que ce Prince entendoit mieux à faire battre la charge que la marche, mais les François nonobstant leur nombre ne sont pas invincibles. Les Allemans peuvent s'en informer de l'Infanterie Hollandoise, & de leurs Matelots, qui n'ont pas reculé, & qui ont attaqué ce fier Ennemi quoi qu'ils ne fussent à proportion qu'un contre trois. Il  
 y a

y a bien plus de gloire à vaincre  
 un Lion qu'une Brebis, & à  
 attaquer Louis le Grand qu'un  
 petit Prince qui n'aura pas les  
 moyens de se defendre, *les plus  
 grands hommes s'attachent aux plus  
 grandes choses*, disoit autrefois le  
 Senat Romain à Tibere, & j'ose  
 dire qu'Hercule ne s'aquit pas  
 tant de gloire chez les Poëtes en  
 prennant vif le Sanglier de la  
 Montagne d'Erimante, qui étoit  
 d'une effroyable grandeur, &  
 qui desoloit toute la Campagne  
 voisine, que les Allemans en  
 emporteront s'ils peuvent  
 dompter le Grand Louis qui de-  
 sole ses voisins. Les Heros des  
 siecles avenir envieront le bon-  
 heur de ceux de celui-ci. Ils sou-  
 haitteront sans doute comme fit  
 autrefois *Thesée* de pouvoir trou-  
 ver comme *Hercule* & nos guer-  
 riers d'aujourd'hui, des Monstres  
 pour les combattre; j'admire  
 sou-

souvent le courage du jeune *Marc Caton*, qui n'étant encore qu'à l'âge de 16 ans, & ne pouvant souffrir la cruauté d'un *Sylla* pria son Precepteur de lui donner un épée pour tuer ce Tiran de la République, qui vouloit s'en appeler le Pere. Ce jeune Romain vouloit lui seul attaquer celui que les plus resolus de Rome ne regardoient qu'en tremblant, & je trouve dans cette action l'Embleme du Roi de la Grande Bretagne Guillaume III. lequel n'étant encore que Prince d'Orange, ou petit Baron de Breda, comme Louis XIV. l'appelloit, osa neanmoins tenir tête à ce Grand Monarque que tous les plus Grands de l'Europe redoutoient & n'osoient contredire sans trembler, & c'est aussi lui, comme j'ai déjà dit, que la France redoute le plus, puis qu'il vâ à la tête de ses Armées

mées comme un autre Alexan-  
 dre & que rien ne le peut ébran-  
 ler. Ni le Canon ni les Louis  
 d'or, ni moins encore un inte-  
 rêt particulier, ni même la dif-  
 ficulté de l'entrée dans la France,  
 à cause de toutes les Fortereffes  
 qu'elle a sur ses Frontieres, ne  
 l'étonne aucunement, tout ainsi  
 qu'un Navire qui a un bon di-  
 vorse ne laisse pas pour les écueils  
 d'arriver dans le Port. D'ordi-  
 naire le grand peril est la porte  
 de la gloire, l'on rencontre sou-  
 vent dans ce chemin la Fortune,  
 qui conduit les vaillans au bout  
 de la Carriere, où l'on distribue  
 les Couronnes aux vainqueurs,  
 Mutius disoit à Porsenna, *que*  
*l'on ne faisoit pas état de la Vie*  
*quand l'on estimoit la gloire, &*  
*qu'il falloit toujourns ajoûter des nou-*  
*velles actions aux precedentes.* C'est  
 là le meilleur moyen de vaincre  
 son Ennemi; mais tant que l'on

F

ne

ne fera que le regarder, il se  
 mocquera de nôtre union, &  
 elle ne servira qu'à le rendre plus  
 fier, & plus ambitieux, & à le  
 persuader qu'il peut résister à  
 toute l'Europe ensemble. Un  
 mauvais possesseur ne demande  
 qu'à posséder, puisque la posses-  
 sion est le gain de sa cause, le  
 tems est une victoire pour lui  
 qu'il remporte à petit fraix, &  
 sans repandre de sang. C'est un  
 sujet pour le Roi de lever des  
 subfides sur ses Peuples, & de  
 leur persuader que ce qu'ils con-  
 tribuent est tres-bien employé,  
 puisque tous ses Ennemis en-  
 semble n'avancent rien & n'ose-  
 roient l'attaquer. Il en est dans la  
 guerre, ainsi que j'ai déjà dit,  
 comme dans les Causes Civiles,  
 celui qui demande est toujours  
 le premier attaquant. Les Alle-  
 mans qui sont la partie grevée, &  
 qui ont le droit & la force de  
 leur

leur côté doivent forcer l'Ennemi à en venir à un combat. Ils ont l'Electeur de Baviere à leur tête, qui a donné des preuves de sa valeur à la prise de Belgrade; Qui les a donc empêché de marcher au commencement droit aux François, de passer le Rhin ou d'attaquer quelque Place, pour obliger leur Ennemi à le passer plutôt qu'il n'a fait, & tacher d'engager Mr. le Dauphin dans un Combat. Le Roi son Pere & toute la Cour ont été dans de continuelles allarmes, par ce que l'on aprehendoit pour ce jeune Prince, que la chaleur ne l'eut porté dans quelque mêlée, comme cela est assez ordinaire aux jeunes Guerriers, & qu'il ne se pût retirer. Ce ne feroit pas un miracle ni une chose sans exemple. L'Histoire nous apprend que plusieurs Rois de France ont été faits prisonniers,

comme un Louis d'Outremer à la bataille d'Allençon, le Roi Jean Pere de Charles V avec son fils, le Prince Philippes par les Anglois, & mené en Angleterre, & François premier à la bataille de Pavie. Ainsi je veux dire que quand Mr. le Dauphin seroit tombé entre les mains des Allemans dans une bataille ce ne seroit pas une chose inouye en France, & il est sûr que si cela étoit arrivé, Mr. le Duc de Baviere en auroit eu pour le moins autant de soin que le Comte de Teckely en a du General Heifler.

Mais il y a de quoi être surpris que les Allemans aient voulu remettre l'attaque des François au tems qu'ils repasseroient le Rhin pour donner sur leur arriere garde. Qui a donc promis aux Allemans de leur faire savoir quand leurs Ennemis en auroient

rout

ront la volonté. Ils ont fû passer  
sans rien craindre, & ils repasse-  
ront de même. Ils ont le fort  
Louis, Brifach & Strasbourgh  
qui les couvre, c'est assure-  
ment ce qui les embarasse le  
moins que le passage de la Ri-  
viere, dés qu'ils veront qu'il n'y  
aura plus rien à craindre pour les  
Places qu'ils y ont du côté d'Al-  
lemagne, ils laisseront pour  
lors l'entiere liberté aux Alle-  
mans de se retirer tranquille-  
ment dans leur quartier d'Hiver,  
plus chargé de butin du païsan  
que de Lauriers, & apres bien  
des marches & contre-marches,  
& de la depence, finir cette  
Campagne de 1690, qui faisoit  
beaucoup esperer sans la Mort  
du Duc de Lorraine; car ce  
Prince avoit tâté le Poux à la  
France à la prise de Mayence, il  
avoit connu le fort & le foible  
de son Ennemi. Mais par mal-

heur ce Heros n'est plus, & il nous manque au besoin; neanmoins afin que les Alliés ne perdent pas courage je soutiens que la France au milieu de toutes les Victoires dont elle se repait a montré suffisamment sa foiblesse, tant à la perte qu'elle a fait de Mayence, qu'après la Bataille de Fleurus; car Mayence aiant couté au Roi autant qu'elle lui avoit couté, & lui étant d'une si grande Importance comme elle étoit, cependant nous avons veu que ce Monarque n'a pû la secourir ni la preserver de tomber entre les mains du Duc de Lorraine, & c'est là où l'on peut dire que la France a marqué sa premiere foiblesse dans cette guerre, & ce qui devoit avoir extrêmement encouragé les Allemans dans la fuitte, à poursuivre pendant la Campagne de 1690. les glorieuses traces.

ces du Duc de Lorraine; mais un si beau commencement a été aussi mal soutenu que les François ont soutenu leur Victoire de Fleurus. L'on peut crier Victoire quand elle est suivie de toutes ses marques; mais ici c'est une bataille où les deux parties se sont retirées en même tems, abandonnant le champ de bataille aux morts & bleffés, y ayant eu de part & d'autre du Cannon & des Etendarts pris aussi bien que des Prisonniers J'avouë que les François en ont plus fait que les Hollandois, mais en revenge les François ont laissé sur la place beaucoup plus de morts que les Hollandois, la raison en est plausible, car outre le grand feu de l'Infanterie de ces derniers, c'est que le Duc de Luxembourg, qui avoit fait venir à son Armée toutes les Troupes des Garnisons voisines

s'est battu avec le double plus de monde que le Prince de Waldeck, & le combat fini ce Duc eut si grand peur de se voir attaqué par quelque Cavalerie Espagnole, que le Prince de Vaudemont amenoit pour renforcer l'Armée Hollandoise, qu'il se retira avec precipitation sous le Canon des Villes Françoises, abandonnant tout ce qu'il avoit laissé sur le champ de bataille, & voilà ce que la Cour de France, publie aujourd'hui comme une grande Victoire, qui n'a eu pour tout avantage que la retraite de son Armée. Cette victoire ne peut venir en pararelle avec celle que sa M. B. Guillaume III, vient de remporter en Irlande, puis qu'elle a été suivie de toutes les marques d'une grande Victoire, qu'il a mis en fuite son Competiteur, l'a contraint d'abandonner le Roiaume

me

me avec le Champ de bataille, qu'il est resté le maître du Canon & du bagage, & ensuite ce Monarque victorieux a obligé les Villes les plus proches à se rendre & il a poursuivi ses conquêtes jusques au bout. Mais après la bataille de Fleurus, nous n'avons pas veu que l'Armée de France ait donné les moindres marques qu'elle étoit Victorieuse, puis qu'elle n'a attaqué ni Bruxelles, ni Charle-Roy, comme elle auroit dû & l'auroit pû faire, puis que ces deux Places étoient remplies de monde, & qu'il n'y avoit pas de vivre que pour trois jours; mais bien éloigné d'attaquer ils n'osèrent envoyer prendre leur blessés ni une partie du Canon des Hollandois que les charetiers avoient laissé pour sauver leurs chevaux dans le commencement de la mêlée. Si ce n'est pas

la une foiblesse plutôt qu'une Victoire, je m'en raporte au jugement des Personnes neutres & desintereffées : de plus la desertion continuelle qu'il y a toujours eu immédiatement après la bataille, faisoit bien voir que l'avantage n'étoit pas fort grand, & que le butin qui retient le Soldat & qui suit d'ordinaire la Victoire ne se trouvoit pas dans l'Armée de France; j'avouë que le Roi a besoin de ces stratagêmes & de faire même passer ces pertes pour des Victoires, afin de retenir les Provinces mal contentes dans l'obeissance, mais cela n'empêche pas que ceux qui sont de hors & qui ont connoissance de ce qui se passe n'aperçoivent la fourberie, & qu'il a falu pour pouvoir avoir une Armée sur pié suffisante à tenir tête à ses Ennemis, que ce Monarque ait fait  
fai-

faire des Lignes de dix lieuës de longueur pour empêcher ces mêmes Ennemis d'entrer sur les frontieres de son Roiaume. Mais de plus qu'avons nous veu que l'Armée de France ait entrepris depuis Fleurus, rien sinon que s'enterer par dessus la tête, & de se fortifier de telle maniere qu'il auroit falu que les Hollandois & leurs Alliés eussent ouvert la trenchée pour les pouvoir forcer dans leurs retrenchements, & les pluies continuelles qu'il a fait sont venu si à propos pour leur salut, qu'ils encenseroient volontiers, comme autres fois les paiens, à Neptune, qui étoit considéré comme Dieu des eaux, & c'est en quoi le Roy peut dire bien veritablement que le Ciel le favorisé, puis qu'il donne le moien à ses Troupes de se retirer avec honneur dans leur quartier

d'Hyver, & c'est là tout l'avantage que les François remportent de la bataille de Fleurus.

Si de la Terre nous passons à la Mer, c'est à dire de la Bataille de Terre au Combat Naval, l'on est assez informé que la Flotte de France n'auroit pas hazardé un Combat & venu chercher son Ennemi sur ses Côtes, si elle n'avoit été assurée doublement que les Anglois ne feroient que les spectateurs, & que l'Admiral de leur Flotte laisseroit aux Hollandois seuls à demêler la fusée; & ainsi il ne falloit pas s'étonner si l'on voyoit partir avec tant de courage le Chevalier de Tourville, qui commandoit la Flotte de France, puis qu'il savoit bien qu'il alloit combattre trois contre un, & avec tout cet avantage il n'a peu se faire honneur de la prise d'une chaloupe sur les Hollandois, dont la bravoure

vouure & le courage a été si grand que ne pouvant plus conserver quelques-uns de leurs Vaisseaux, ils y ont mis le feu plutôt que de les voir tomber au pouvoir de leurs Ennemis; & tout le fruit que les François ont retiré de ce Combat si inégal & de la lâcheté du Commandant Anglois a été d'avoir brûlé quelque chetive Cabane qu'il y avoit sur le rivage de la Mer & que les habitans avoient abandonné; mais ces fortes d'actions seroient plutôt pardonnables à des Ecumeurs de Mer qu'à une Flotte Royale, qui s'est retirée d'abord qu'elle a été informée que la Reine avoit changé d'Admiral, & que les Hollandois envoyoit d'autres Vaisseaux pour remplacer ceux qui manquoient. Il est vrai que l'on soutient à present dans le Monde qu'en guerre & en procès

toutes ruses sont permises pour  
 pouvoir vaincre son Ennemi; &  
 comme chacun de son côté fait  
 ce qu'il peut, que c'est aux par-  
 ties de prendre garde de n'em-  
 ployer que des personnes qui  
 soient à l'abri de la corruption,  
 & aux Souverains de bien s'affu-  
 rer de la personne de ceux à qui  
 ils confient le commandement  
 de leurs Armées, soit par mer,  
 soit par terre, il faut pourtant  
 avouer que la gloire qui s'ob-  
 tient par quelque trahison n'a  
 jamais rien de comparable avec  
 celle qui s'acquiert de juste  
 guerre & à force égale, sans autre  
 avantage que la valeur; mais  
 quand l'on n'obtient autre chose  
 que ce que les François ont ob-  
 tenu dans le dernier combat Na-  
 val, il n'y a pas de quoi se van-  
 ter. S'ils en avoient fait autant  
 que les Hollandois firent en  
 1673 sur la Riviere de la Tami-  
 se,

se, ce seroit autre chose ; l'on pourroit donc accompagner le grand bruit que ces gens font de leur victoire à cette Montagne de la fable qui étoit en travail, & qui après bien du bruit & des cris n'enfanta qu'une souris.

Pour ce qui est de la bataille de Savoye, comme le nombre des Troupes de part & d'autre n'étoit pas grand, & que le Duc n'avoit pas encore receu aucun renfort de ses Alliez, c'est plutôt un rencontre qu'autre chose, & l'avantage n'en a pas été plus grand que celui de la deffaitte des Troupes du Sr. de Feuquieres par les Vaudois & les Refugiez ; car pour les Places dont le Sr. de Catinat s'est saisi dans la Savoye, ce n'est pas une affaire qui embarasse fort le Duc, puis qu'elles ne sont pas fortifiées, & que celui qui tient la Campagne en est toujours le maître.

maître. En effet aussi-tôt que  
 son Altesse Royale aura receu  
 tout le secours qu'elle attend de  
 ses Alliez elle saura bien le mo-  
 yen de se les faire rendre, & peut  
 être que cette affaire servira à  
 faire ouvrir les yeux aux Suisses  
 endormis par l'opium que le Sr.  
 Amelot Ministre de France leur  
 fait avaler à long trait pour venir  
 à bout d'eux. Pour cet effet il  
 auroit été à souhaiter que la  
 Campagne des Allemans eût été  
 plus heureuse qu'elle n'a été &  
 qu'ils eussent suivi la piste des  
 Hollandois, & cela auroit pro-  
 duit plusieurs bons effets, savoir  
 premierement que quelques  
 Etats & Princes qui sont encore  
 dans la neutralité, & qui ont  
 pourtant sujet de se plaindre de  
 la France, auroient alors de-  
 mandé satisfaction, & ne la pou-  
 vant obtenir se seroient joints  
 aux Alliez. Secondement c'est  
 que

que la France ne seroit pas re-  
 venuë de la terreur où elle étoit  
 dans le commencement de l'u-  
 nion des Alliez, & dont elle a  
 commencé à se guerir, depuis  
 qu'elle à veu que les Allemans  
 n'ont rien peu faire pendant  
 toute la Campagne de 1690; &  
 enfin si cette Campagne eût été  
 aussi heureuse qu'elle le devoit  
 être, elle auroit donné sans au-  
 cun doute de grandes occupa-  
 tions aux Troupes de France,  
 & contraint le Roi à de nouvel-  
 les depences & à surcharger son  
 Peuple pour y pouvoir survenir,  
 ce qui avec le tems, comme j'ai  
 déjà dit, pourroit produire des  
 Revolutions dans l'une ou l'au-  
 tre Province du Royaume, mais  
 tant que les Allemans ne feront  
 que ce qu'ils ont fait pendant la  
 Campagne de 1690, c'est le  
 moien d'y conserver la tranqui-  
 lité, & de faire tomber tout le  
 fardeau

fardeau de la guerre du côté de  
 la Flandre & de la Savoye; ce  
 qui ne fauveroit pas pour cela  
 l'Allemagne; car il est certain  
 que l'Empereur & tout l'Empi-  
 re aussi bien que les autres Prin-  
 ces & Etats ne peuvent trouver  
 leur salut que dans l'abaissement  
 de la France, & que pour y par-  
 venir il faut que les Allemans,  
 qui est le plus considerable  
 Corps à qui le Roi doit avoir à  
 faire, fassent à l'avenir de tout  
 autres mouvemens qu'ils n'ont  
 fait jusques à present. Qu'ils sui-  
 vent le plan & le dessein que le  
 feu Duc de Lorraine leur a lais-  
 sé, & ils ne peuvent errer en le  
 suivant; car quoi que ce Duc  
 ne soit plus, sa Maison a encore  
 ses Partisans en France, & ses  
 Sujets ont toujours la même in-  
 clination de retourner sous leurs  
 Maîtres. La precieuse liberté  
 dont ils jouissoient sous leur le-  
 gitime

gitime Souverain formera toujours en eux un desir de secouer le joug dont ils sont presentement accablés, & asseurement ils seront secondés par beaucoup d'autres. Ainsi les Allemans peuvent s'asseurer de deux choses; l'une, qu'ils ont une partie secreete dans le Royaume qui ne se rémuë pas encore, mais qui les attend avec impatience; & secondement, que les forces de France ne sont pas si grandes qu'elles paroissent exterieurement. Que le Roi a fait la derniere Campagne de 1690. de grands efforts pour se soutenir contre tant d'Ennemis, mais à la fin les sources extraordinaires dont il remplit ses grand, thresors commenceront à tarir, & les hommes même lui manqueront si la guerre continuë encore quelques années; puisque pour le malheur de la France comme elle

elle est en guerre avec la plûpart de l'Europe, elle n'a pas de ressource pour avoir des Troupes Auxiliaires, il faut qu'elle les puise toutes dans son Royaume, mais comme les plus braves sont ceux qui restent les premiers, il faut du tems pour aguerir ceux qu'on leve afin de remplacer les morts & les deserteurs, au lieu que dans l'Allemagne il n'y manque pas de troupes & d'Officiers, non plus que des Generaux qui sont agueris. Ce seroit bientôt fait si seulement l'Empereur pouvoit parvenir à une Treve avec la Porte Ottomane, & il ne tiendrait qu'à lui, s'il vouloit écouter les remonstrances de ses Alliez, & se defaire du Conseil interessé de ces Robes longues qui le suivent continuellement, & l'obsèdent entierement à sa propre ruine & au grand avantage de ses Ennemis. Le Roi de  
France

France est un autre Sinon qui trompe & qui dissimule pour faire entrer le cheval Troyen dans l'Empire, & lors qu'il y sera il fera trop tard de recourir au remede. C'est donc presentement le tems de la moisson pour les Allemans, mais s'ils laissent passer cette Saison qui leur est si favorable par l'élevation du Roi Guillaume sur le Trone Britannique, l'on doit apprehender pour eux de les revoir dans la même peine de l'année 1683. dont j'ai déjà touché ci-dessus quelque chose, & le second mal sera pire que le premier. Dieu donc veuille pour le bien de l'Europe que l'Empereur connoisse à fond son propre interêt, que les Allemans reparent par la Campagne de 1691. celle de 1690. & qu'imitant Sa Majesté Britannique & les Hollandois, par une genereuse emulation ils tâchent de  
les

les seconder dans toutes leurs glorieuses entreprises & leurs grands desseins qui ne tendent qu'à affermir la liberté de l'Europe, la conserver contre tous les attentats de la France, & faire rendre à chaque Souverain ce qui lui à été usurpé depuis la Paix des Pirennées, en quoi tous les Princes de l'Europe se trouvent engagés, tant par un motif d'interêt particulier, que par la gloire Commune, & le repos & la seureté de tous.

F I N.

eurs  
eurs  
dent  
ro-  
ous  
fai-  
n ce  
s la  
ous  
ou-  
otif  
ar la  
s &

pe  
de  
ch  
pu  
le  
re  
pr  
ma  
de  
ma  
lea  
re  
nce



~~Handwritten text~~  
55596

ULB Halle  
004 772 849

3



VD17

M.C.





**Kodak**  
LICENSED PRODUCT

# KODAK Color Control Patches

© The Tiffen Company, 2000

White 3/Color  
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta Black